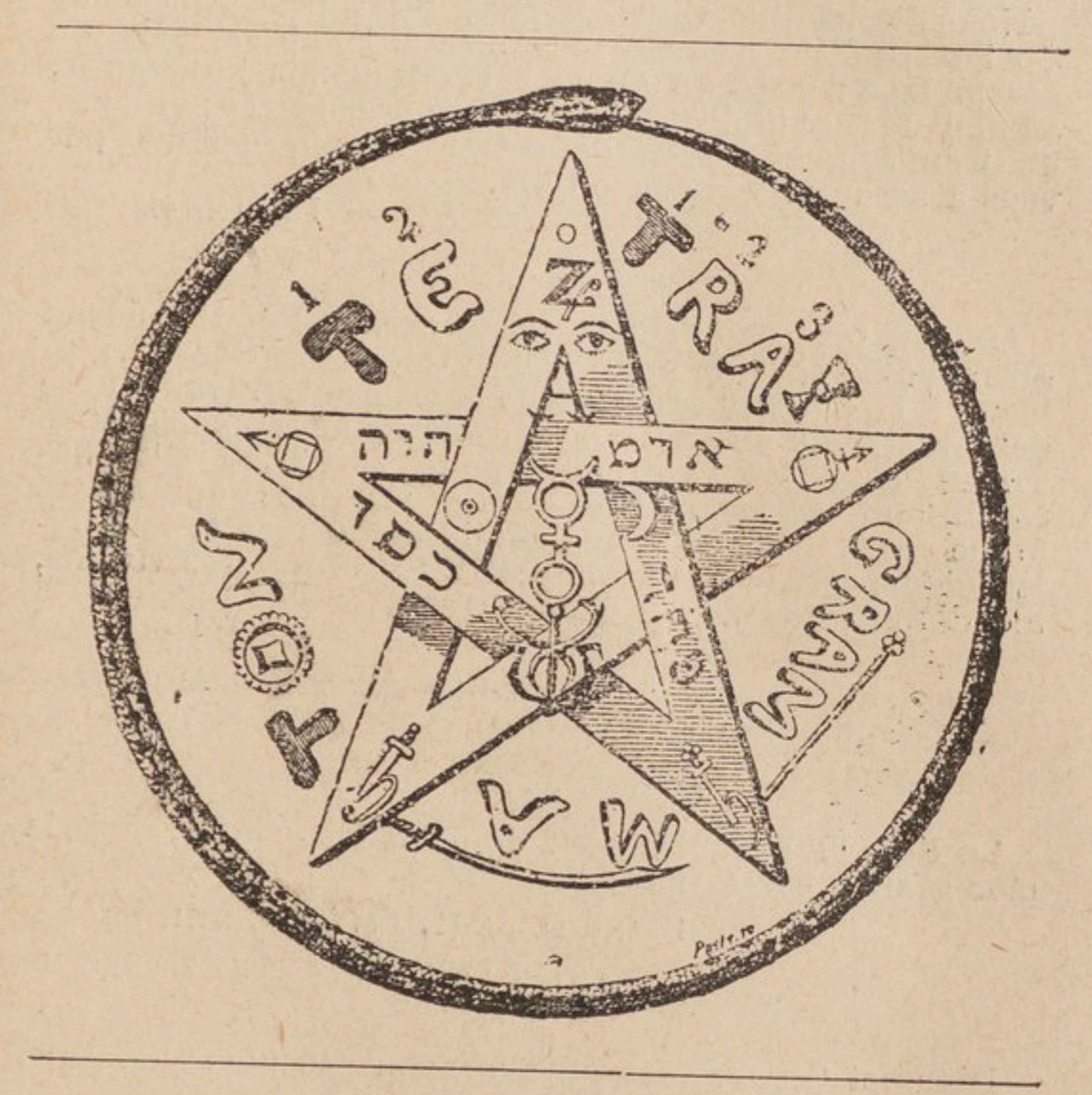
6e ANNÉE. N° 71. NOVEMBRE 1894.

L'ÉTOILE



PENSÉES

Le sentiment religieux prendra sa revanche. Notre époque de passions et d'erreurs apparaitra comme la pure barbarie... Notre politique, nos partis aveugles et égoistes sembleront des monstres d'un autre âge. La Révolution de l'avenir sera le triomphe de la morale sur la politique. Organiser scientifiquement l'Humanité, tel est le dernier mot de la science moderne.

RENAN.

∴

La Splendeur de Dieu dans l'Humanité se mesure à l'intensité de la Sagesse et des Sciences humaines, à la Puissance et à l'Autorité sociale des Corps enseignants,

à l'Union des esprits, à la paix des cœurs, au bonheur des peuples.

SAINT-YVES D'ALVEYDRE.

*
* *

Nous disons que votre Société n'est pas même une Société, qu'elle n'en est pas même l'ombre, mais un assemblage d'êtres qu'on ne sait pas comment nommer, administrés, exploités, au gré de vos caprices ; un parc, un troupeau, un amas de bétail humain destiné par vous à assouvir vos convoitises.

LAMENNAIS.

*
* *

On voit bien que l'Humanité se renouvelle. Il faudrait être aveugle pour ne pas s'apercevoir que la Société, réalisant à la lettre le précepte de saint Paul, travaille à se débarrasser de sa vieille peau césarienne, comme fait le serpent à l'heure de sa mue, pour revêtir, a dit Chateaubriand, la robe virile de sa maturité, qui est la forme chrétienne. Elle accomplit civilement la loi physiologique que la nature impose à tous les êtres vivants, même aux végétaux.

ABBÉ ROCA.

(*Le Glorieux centenaire*).

*
* *

La Foi, l'Espérance, sont de grandes choses, mais la plus grande est la Charité.

SAINT PAUL (1, *Corinth.*, XIII, 13).

*
* *

Dieu est Charité, et qui aime son prochain ne pèche pas.

SAINT JEAN.

Fraternité de l'Étoile

COMMUNION DES AMES

I. Elévation fraternelle vers Dieu.
II. Invocation aux esprits supérieurs.
III. Union par les fluides.

Le 7 *novembre* 1894, *de midi au soir.*
Le 7 *décembre* 1894, *de midi au soir.*

ALBER JHOUNEY.

KABBALE MESSIANIQUE

La Tradition [1]

EXTRAITS ET ABRÉGÉS DE LA KABBALE

I

LE LIVRE DU MYSTÈRE

(*Siphra Dzénioutha*)

CHAPITRE PREMIER (*suite*)

B. — COMMENTAIRE

La dixième des Séphiroth s'appelle Malchut, la Royauté ou le Royaume.

Elle est ainsi nommée parce qu'elle domine toutes les créatures et parce qu'en elle le Seigneur exerce sa royauté.

La Séphire Malchut, par la variété des forces que répandent en elle les attributs divins qui la précèdent, joue des rôles variables et se revêt de changeantes couleurs.

Elle élève et elle fait déchoir, elle blesse et elle guérit, elle vivifie et elle tue.

C'est pourquoi on lui donne souvent le nom de celui des attributs divins dont elle reçoit et transmet l'influence momentanée.

Par exemple, le nom caractéristique de Géburah, la Rigueur, est Elohim (אלהימ).

Ce nom désigne le Tribunal d'en haut qui juge les créatures, toujours sincèrement, selon la rectitude et la norme de la vérité.

Lors donc que Géburah prononce contre les créatures inférieures une sentence qui prescrit leur mort, Malchut se remplit de ce jugement que vient de prononcer Elohim et elle l'exécute

1. Essai offert aux Frères du *Troisième Degré* de l'Etoile.

sur les créatures impartialement et justement condamnées.

Et, dans cette circonstance, Malchut prend le nom d'Elohim à cause de la Séphire de Géburah qui a porté la sentence.

Tel le héraut d'un souverain se revêt du nom de son maître.

Pour la même raison Malchut est parfois appelée du nom de Iodhéva, ou dunom de Shaddaï, etc...

Mais le nom divin qui lui demeure propre et qu'elle garde toujours malgré ces appellations variables, c'est le nom d'Adonaï (אדני).

ALBER JHOUNEY.

Religion Messianique [1]

L'AME DU SALUT [2]

6° Que le meurtre est plus habituel au meurtrier.

Un crime passionnel et accidentel est moins coupable que le meurtre tourné en habitude, en férocité et en besoin et devenu volonté, substance du meurtrier.

7° Que le meurtre aura violé un plus grand nombre de vertus.

Un meurtre sera plus monstrueux et plus coupable si, à l'Egoïsme qui viole la Charité le meurtrier ajoute la violation de la Foi morale en pensant que le Bien appelle le mépris, que c'est un mirage de dupes et en trouvant de la joie à insulter les dupes de ce mirage par un acte qui le nie ; et le meurtre sera plus coupable si à la violation de la Foi le meurtrier ajoute la violation

---

1. Essai offert à la méditation des Frères du *Quatrième Degré* de l'Etoile.

2. Voir *l'Etoile* (tous les numéros de février à septembre 1893, de novembre 1893 à mars 1894 et de mai à octobre 1894).

de l'Espérance morale en pensant que tout effort pour le Bien est vain, que l'effort impuni dans le Mal est la loi secrète des choses et en jouissant de confirmer, par son acte, cette loi ; et le meurtre sera plus coupable, si à la violation de l'Espérance le meurtrier ajoute l'Injustice, en frappant celui qui ne lui a jamais fait tort, qui même lui a été bienfaisant, et en se servant du mensonge pour assurer le meurtre, de l'envie, de l'orgueil et de l'avarice pour s'y exciter, et en cherchant dans le vol la récompense du meurtre, et si à l'Injustice le meurtrier ajoute l'Insouciance qui le dégage de la conscience et du remords et si à l'Insouciance il ajoute la Lâcheté, ayant tué par trahison et sans péril, et si à la Lâcheté il ajoute l'Intempérance en unissant la luxure au meurtre, en avilissant avant de tuer ou en souillant la mort.

Alber Jhouney.

Yoga Sastra de Patandjali [1].

12. La provision des œuvres, qui a pour racine les afflictions, est ce dont on aura le fruit en la vie présente et visible ou en celle qui n'est pas visible.

13. Si telle est la racine, les fruits sont le rang, la durée de la vie et la destinée.

14. Le fruit des œuvres est la joie ou la douleur selon que sa cause est la vertu ou le vice.

15. Et, pour celui qui discerne, tout est simplement souffrances, parce que les modifications dues aux qualités sont contraires (au souverain bien) par les vexations des formes variées (de la nature) et de l'anxiété et des impressions qui se reproduisent.

16. Ce qui doit être évité, c'est la souffrance non venue encore.

---

1. Offert à l'étude des frères du *Deuxième* et du *Troisième Degrés* de Etoile.

17. La cause de ce qui doit être évité, c'est la conjonction du voyant avec le visuel.

18. Le visuel (renfermant le visible) dont l'habitude est l'illumination, l'action et le repos, et qui consiste dans les éléments et les organes, existe pour l'intérêt de l'expérience et de l'émancipation.

19. Les divisions des qualités sont le divers, le non divers, le seulement une fois résolvable, et l'Irrésolvable [1].

(Traduit de l'anglais par A. JHOUNEY.)

L'Ame universelle

LETTRES ODIQUES-MAGNÉTIQUES

DU

CHEVALIER DE REICHENBACH

16e ET DERNIÈRE LETTRE

Vitesse conductrice. — Rayonnement. — La portée odique. — Atmosphère odique. — Odoscope. — Etymologie du mot OD.

Vous connaissez la conductibilité de l'OD à travers les corps, mais vous ne connaissez pas la vitesse avec laquelle elle s'accomplit. Celle de l'électricité est, au su de tout le monde, extrêmement grande ; par contre, celle du calorique est très lente. L'OD tient une espèce de milieu.

J'étendis un fil de fer de 33 centimètres, et plaçai successivement à son extrémité différentes sources odiques, sortant soit des mains, des cristaux, des aimants, etc. Une personne, haute sensitive, sentit l'arrivée de l'action, partant de l'autre bout du fil,

---

1. Tout ceci veut dire que le *Karma* (la provision des œuvres) est la cause de la destinée dans l'existence actuelle ou la réincarnation future, la vertu préparant, dans chaque incarnation et pour l'incarnation suivante, une existence heureuse, et le vice une existence malheureuse, — mais que, pour l'ascète et l'initié, cette existence heureuse dans le monde est elle-même une souffrance, parce qu'elle entrave l'union absolue avec l'Eternel. Il faut donc en venir à séparer l'esprit pur (le voyant) du monde (le visuel) et des *qualités* de la Nature. A. J.

dans sa main, la plupart du temps après environ une demi-minute. Vous pouvez conclure de là que l'od avance assez lentement dans le fil, et qu'un homme serait capable de le suivre à la course.

Vous avez vu que la transmissibilité et la conductibilité s'effectuaient sans attouchement effectif de la source odique, c'est-à-dire par simple approche. Cela a-t-il lieu par absorption des émanations lumineuses des porteurs d'od ou par rayonnement? Nous ne le savons pas encore. L'od se répand-il ou non en forme de rayons généralement? Nous n'en sommes pas encore pleinement édifiés, parce que l'od vient avec les rayons du soleil, qu'il peut être polarisé par des feuilles de verre. Car l'od de ces provenances pourrait bien être le produit de la chute des rayons lumineux sur les réceptacles solides. Mais mettez-vous vis-à-vis d'un sensitif, et faites une passe avec les deux mains, à la distance de la longueur d'un demi-bras. Il la sentira très bien, comme si un souffle frais coulait sur lui. Reculez d'un pas et répétez la passe, il sentira encore la fraîcheur, cependant un peu plus faiblement. Reculez de deux, trois, quatre pas, votre sensitif sentira toujours distinctement vos passes, mais avec une force qui va en diminuant; il les sentira encore lorsque vous vous éloignerez de toute la longueur de la chambre. Eloignez-vous de nouveau graduellement loin de lui à travers la chambre attenante, l'influence deviendra faible, mais sera encore sensible. Chez une personne sensitive moyenne, vous pourrez vous retirer de la sorte à une distance de 13 à 19 mètres, jusqu'à ce que la sensation de votre passe devienne incertaine et nulle. Une passe du bas vers le haut est sentie d'un peu plus loin que celle du haut en bas. Mais j'ai eu des hauts sensitifs chez qui l'influence de mes mains à une distance de 49 mètres (que faute de place je ne pouvais dépasser, toute la file de mes chambres étant employée) n'était pas encore épuisée. Ils sentirent aussi, à une égale distance, et instantanément, les pôles de cristaux et de forts aimants dès que je les dirigeai vers eux. Vous conclurez de là qu'une irradiation extrêmement étendue appartient au dynamide odique, dont l'origine est peut-être dans l'infini, comme celles de la lumière. Comme conséquence de cela, nous traînons avec nous, aux doigts de nos mains et de nos pieds, dans nos membres, d'immenses queues d'invisibles rayonnements, qui, comme existences subs-

tantielles, sont encore entourées d'une atmosphère lumineuse qui nous suit et marche avec nous. Fort souvent j'entendis dire, dans la chambre obscure, que ma tête était entourée d'une auréole rayonnante, que je me trouvais orné d'une auréole de saint. Et il s'en manque peu que le mythe de cette apparition ne vienne en droite ligne de l'Orient, où il y a des milliers d'années on voyait déjà ces cercles lumineux comme on les voit ici aujourd'hui.

Cette atmosphère odique que chacun a autour de soi, qui émane de chaque individu vivant, n'est pas toujours tout à fait semblable ; elle diffère un peu chez chacun, à peu près de la même manière que les influences du goût et de l'odorat, comme la lumière dans les couleurs, le son dans la gamme : elle est un peu différente chez la femme et l'homme, du jeune au vieux, du sanguin au colérique, chez l'homme sain et le malade ; elle diffère aussi entre les malades, dans le catharre et la scarlatine, dans le typhus avec sa chaleur mordante, etc. Et toutes ces différences sont bien reconnues et exactement aperçues par les hauts sensitifs et souvent par les sensitifs moyens. Vous trouverez ici les premiers indices sur cette possibilité que les malades, dans un état de sensibilité extrême, reconnaissent l'approche du médecin, quand les personnes bien portantes ne peuvent encore en avoir connaissance ; comment aussi vous sentez une aussi invincible répulsion pour certaines personnes à la première rencontre, et une prédilection sans motif pour d'autres ; pourquoi encore, pour les animaux carnassiers, les chiens sentent leur trace sur une feuille sur laquelle leur proie a posé le pied en fuyant ; et d'autres choses semblables, qui ne semblent merveilleuses que parce qu'on ne connait pas les fils physiques par lesquels elles sont en rapport avec le monde matériel d'après une loi simple ; mais je dépasserais la limite que j'ai tracée à ces lettres si je voulais entrer dans l'exposé des rapports odiques d'un ordre plus élevé : je prends donc congé de vous.

Vous connaissez maintenant l'apparition de ce que j'ai appelé OD. C'est un dynamide qui est analogue et qui tient de près à ceux que la science connaît déjà. Il embrasse un groupe particulier d'objets qui ne peuvent être pesés, mais qui sont des accidents dans la nature, perceptibles par les sens, pour lesquels nous n'avons, jusqu'ici, ni mesures, ni réactifs autres

que les nerfs humains, qui aussi dépendent à leur tour des circonstances particulières de l'irritabilité des sensitifs. La raison, pour laquelle il a échappé jusqu'ici totalement à l'appréciation de la science, est qu'il a été repoussé par elle avec acharnement, et qu'il n'y avait ni ODOSCOPE, ni ODOMÈTRE qui pussent être d'un usage général, et par lesquels l'existence de l'OD sauterait aux yeux de tout le monde et aurait pu être facilement prouvé. La raison qui fait qu'on n'a pu inventer encore un odoscope ressort de la nature de l'OD même, c'est-à-dire de la puissance qu'il possède de pénétrer toutes les substances et tous les espaces ; de ne s'accumuler nulle part et de ne jamais se laisser condenser au point de devenir perceptible. Il y a, jusqu'à un certain point, des isolateurs pour le calorique, l'électricité et la lumière; je n'ai pu encore réussir à en trouver un pour l'OD. J'ai cru devoir me servir de son manque de toute coërcibilité pour lui former un nom propre à quantités de fictions scientifiques. VA, en sanscrit, signifie souffler et en latin, VADO ; dans la vieille langue du Nord, VADA veut dire: je marche vite, je cours, je coule rapidement; de là VODAN qui signifie, dans l'ancienne langue germanique, l'idée d'une chose qui pénètre le tout. Le mot se transforme, dans les différents vieux idiômes, en WOUDAN, ODAN, ODIN, où il signifie la force qui pénètre tout, et qui, en dernier lieu, a été personnifiée dans une divinité germanique.

OD est ainsi le signe vocal d'un dynamide qui pénètre et jaillit rapidement en tout et dans toute la nature avec une force incessante.

Si la nature nous avait octroyé un sens pour l'OD, aussi clair et aussi distinct que pour la lumière et le son, nous serions à un degré beaucoup plus élevé sur l'échelle de la science; nous distinguerions plus vite et avec plus de certitude, et sans comparaison plus facilement la vérité et l'illusion, par l'intermédiaire de cette pénétrabilité générale. Nous pourrions, comme on a coutume de le dire, nous voir dans le cœur les uns les autres. Talleyrand ne pourrait plus abuser de la parole pour déguiser sa pensée, et, par lui, nous deviendrions des êtres d'une nature plus noble et plus élevée. On peut faire voir facilement que, doué d'un sens odique, nous devrions être une espèce d'anges, et que, si cette propriété nous eût été accordée, elle nous aurait élevés incontinent à un

degré supérieur de moralité en étendant nos facultés intellectuelles.

La toute-sagesse divine, qui ne voulait que des hommes sujets à s'égarer, a dû nous refuser ce qui nous aurait mis au rang des demi-dieux.

(*Traduit de l'allemand.*)

FIN DES LETTRES ODIQUES

SOCIALISME CHRÉTIEN

Conférences de l'abbé de l'Étoile

IX. — Prophétisme et Monothéisme

La phraséologie, à notre époque de science pure, n'est plus qu'un masque dont se revêt la pensée, lorsqu'elle veut dissimuler un mensonge. Or la pensée de M. Renan porte toujours ce masque, et le plus artistique, le plus séduisant qu'il soit possible. Embarrassé, par exemple, de cette singularité du peuple hébreu qui, dès le commencement de l'histoire, nous apparaît professant l'unité et la spiritualité absolues de Dieu, le brillant romancier de la science religieuse, lorsque son œil était assez clair pour reconnaître le fait, nous l'expliquait par cette phrase très littéraire probablement, mais peu scientifique, « que le désert est monothéiste ». Et de fait, les autres peuplades du désert, depuis Moïse jusqu'à Mahomet, sont toutes polythéistes malgré l'influence de ce désert qu'elles n'ont jamais déserté : les Hébreux, au contraire, n'ont fait que le traverser, entre leur séjour en Egypte et leur établissement en Palestine. Peu importe ! la trouvaille de M. Renan est d'autant plus jolie et démontre pertinemment... que nous devons avoir, M. F., une sérieuse défiance de la phrase, et ne nous rendre qu'à la raison.

D'autant que M. Renan, depuis lors, entraîné par son élève M. Soury (qui cependant mérite, il faut

lui rendre cette justice, de n'entraîner personne), oublia lui-même sa profession de foi sur le désert monothéiste, et s'efforça de démontrer que les Hébreux, « *comme tous les autres peuples* », ont débuté par le fétichisme, et que le monothéisme vint ensuite, « *résultat naturel du progrès humain* ».

Encore des phrases :

Car, que disent les faits ? Que démontre la raison? La pente naturelle de l'homme va-t-elle au mieux ou au pire, au progrès ou à la corruption?

Regardez-vous vous-même :

Votre corps d'abord. Si vous le laissiez à lui-même, si vous ne le souteniez sans cesse par des appoints extérieurs, nourriture, aération, exercice, remèdes, irait-il à plus de vie, à plus de santé, à plus de force? Sa pente naturelle est si peu au progrès indéfini que, malgré tous les empêchements apportés du dehors, malgré tous vos efforts en sens contraire, il aboutira fatalement au pire, à l'affaiblissement, à la décrépitude, à la décomposition, à la mort; démontrant, à l'encontre des phraséologies progressistes, que la force pour chaque être ne peut venir que du dehors, du grand réservoir, du grand Être Infini, qui seul peut suppléer de sa plénitude à toutes les indigences.

Le mieux est-il aussi toujours la pente du cœur ? Ne luttons-nous pas souvent contre nos inclinations pour pratiquer le bien ; et, malgré notre volonté, qui, lassée à la fin, laisse aller, les passions plus d'une fois ne submergent-elles pas le devoir ? Et la volonté, pour se relever, en appelle au dehors, à une idée supérieure, à une affection élevée, à un conseil ami, à la grâce de Dieu ou des hommes.

Et votre esprit? Ne serait-il pas resté dans l'ignorance native, si l'instruction ne lui était venue d'ailleurs, du spectacle des choses, de l'enseignement des hommes ? Et même encore, après la science acquise, est-ce qu'un déchet ne se produirait pas tout naturellement , est-ce qu'une rouille n'envahirait pas d'elle-même le peu qui resterait de votre savoir, de votre intelligence même, si vous ne faisiez effort de vos réflexions et de vos lectures, si vous vous isoliez du grand courant extérieur des idées et des décou-

vertes, si vous vous cloîtriez seul avec vous seul hors des livres, et loin des hommes?

Ainsi donc, c'est l'enseignement des faits, soit universels, soit personnels : le mieux qui s'ajoute au bien, le plus qui augmente le capital natif, dans quelque être partiel que ce soit, ne vient point de cet être, mais du dehors; le progrès est un *additum*, qui survient d'un plus riche. Comme en arithmétique le moins ne peut produire le plus, de même en ontologie quand l'effet est plus grand que la cause apparente, une cause complémentaire existe, cachée dans l'invisible. *Un* et *un* éternellement seront *deux*, rien de plus : patience et longueur de temps ne changeront pas la somme. Si donc, quelque jour, tant lointain soit-il, *trois* se produit au résultat, c'est que très certainement *un* et *un* ne sont pas restés seuls facteurs, mais qu'une autre unité, non aperçue, l'*énergie* par exemple en outre de la *matière*, est intervenue dans l'opération.

Tout surplus est d'ailleurs : « Homme et homme, idée d'homme avec idée d'homme », quels que soient le nombre et le temps, ne peuvent produire au résultat « Dieu ni idée de Dieu », sans que cette autre unité, Dieu, soit intervenue invisiblement comme facteur nécessaire. De même que le premier aimant artificiel, aimanté du dehors, suppose forcement l'aimant naturel ou l'énergie universelle, source de toute force partielle, de même la première idée de Dieu produite en un cerveau quelconque, suppose, mathématiquement, en ce cerveau, l'intervention de Dieu, cause supérieure de toute idée qui dépasse la vision matérielle.

Conclusion : Puisque la première idée de Dieu qui se forma dans l'esprit humain y fut produite par Dieu même, ce produit a dû être bon, cette idée a dû être exacte, car nulle raison ne saurait admettre que Dieu puisse mentir. La première conception religieuse ne fut donc pas l'erreur. Et, comme en réalité Dieu est un, c'est donc par le monothéisme que commença la religion; c'est donc le contrepied du vrai de dire, comme nos rationalistes partiels, que tous les peuples ont commencé par le polythéisme et ne sont arrivés

à l'unité de Dieu qu'après de longs progrès intellectuels.

Sans doute, vous pourrez prendre tel peuple à telle époque de son histoire où il vous apparaîtra idolâtre, puis à une époque plus récente, il deviendra monothéiste. Mais ce progrès n'est qu'un retour. Avant de s'y défigurer, l'idée de Dieu, au début, s'est semée pure en ces cerveaux inhabiles. Ainsi l'exige la Raison; ainsi en témoigne l'Histoire interrogée sans parti pris.

Si peu portés que soient les Hébreux à faire l'éloge des autres peuples, la Bible cependant, lorsqu'elle prédit leur conversion, ne dit point en effet que les nations idolâtres apprendront pour la première fois à connaître Iévé, mais qu'elles reviendront au vrai Dieu qu'elles avaient oublié : « REMINISCENTUR *et convertentur ad Dominum universi fines terræ... omnes gentes quæ* OBLIVISCUNTUR *Deum.* » (Pss. XXI, 28 ; IX, 13.)

La Bible de la Chine, le Chou-King, rend témoignage également du monothéisme primitif de la race jaune, et des témoins peu suspects, M. G. Schlegel par exemple, confessent que « plus nous rétrogra-
« dons dans l'histoire religieuse des peuples tatares,
« plus cette croyance primitive se rétrécit, pour
« n'aboutir, aux premiers temps, qu'à une croyance
« assez vague — *vague*, pour l'école matérialiste,
« veut dire *immatérielle* — en un seul souverain
« céleste [1]. »

Dans l'Inde, le duc d'Argyll et M. Fergusson font justement observer, nous dit M. L. Carrau, que la religion des premiers Aryas fut de tout point très supérieure au brahmanisme et au polythéisme grec, qui en sont issus. Une inspiration monothéiste remarquablement pure et élevée circule, continue-t-il, à travers les Védas. Soma, Agni, Indra, Varouna, ne sont, pour les plus vieux chantres aryas, que les manifestations diverses d'un principe unique. « Car le « Rischi a dit ceci : Il est l'âme de ce qui se meut et

1. *Internationales Archiv. für Ethnographie*, Bd I, 1888, p. 206.

« de ce qui ne se meut pas. *Les autres dieux sont la « manifestation de sa puissance*[1]. »

Pour Babylone et la Chaldée, les criticistes nous opposent d'anciennes inscriptions cunéiformes, qui sont assez clairement polythéistes; mais ils oublient de dire que des textes hiéroglyphiques, antérieurs de beaucoup aux plus anciennes inscriptions cunéiformes, démontrent invinciblement l'antériorité du monothéisme[2].

« Quant à l'Égypte, dit M. de Rougé dans sa *Conférence sur la Religion des Anciens Egyptiens*, nous pouvons établir son enseignement le plus primitif sur Dieu, sur le monde et sur l'homme. Le premier caractère en est l'unité divine la plus énergiquement exprimée : Dieu un, seul, unique ; pas d'autres avec lui. En vérité, il est le seul être vivant : « Tu es un, dit une inscription, et des milliers d'êtres sortent de toi. » — « Il a tout fait, dit une autre, et seul il n'a pas été fait. Il a fait le ciel, il a créé la terre, il a fait tout ce qui existe; il est le maître des êtres et des non-êtres. » Et ces textes sont de 1500 ans au moins avant Moïse, qui naquit lui-même 1725 ans avant Jésus-Christ. Ces doctrines ne sont donc point le produit des siècles : les siècles, au contraire, produisirent le polythéisme, car nous le voyons se développer et progresser sans interruption jusqu'au temps des Ptolémées. Il y a plus de cinq mille ans, c'est l'hymne à l'unité de Dieu qui retentit comme aujourd'hui dans la vallée du Nil, et nous voyons dans les derniers temps avant Jésus-Christ l'Egypte arrivée au polythéisme le plus effréné[3]. » M. Mariette parle comme M. Rougé ; mais il indique une époque où le Dieu Unique qui trône au sommet du panthéon égyptien est un « Dieu réservé à l'initié du sanctuaire[4] » ; M. de Maspéro, dont le témoignage n'est pas suspect de partialité pour le christianisme, n'est pas moins

1. Cité par Vigouroux : *la Bible et les Découvertes modernes*, t. III, p. 15, note 1.
2. *Ibid.*, p. 16.
3. *Ibid.*, p. 17.
4. *Item.*

explicite dans son *Histoire ancienne des peuples de l'Orient* [1].

Voilà comment le progrès humain, d'après les historiens qui font de l'histoire, non du roman, est allé du polythéisme au monothéisme : au cours des siècles, la *progressive* humanité, tombée jusqu'au culte des bêtes et des légumes, ne permet plus aux orthodoxes, gardiens de la croyance primitive, de professer le Dieu unique, sinon dans le secret des initiations.

Puisque le monothéisme est primitif chez les autres peuples asiatiques, qui étaient devenus polythéistes au temps où, de l'aveu des criticistes, le Dieu Unique régnait en Israël, n'est-ce pas simple gageure de dilettante quand on vient nous représenter comme polythéistes, au temps du monothéisme général, ces mêmes Hébreux dont le monothéisme intransigeant fut le caractère distinctif au milieu de l'universelle idolâtrie ?

Aussi les arguments qu'on allègue, s'ils prouvent quelque chose, prouvent réellement le contrepied de ce qu'on veut leur faire dire.

« La religion primitive des *Beni-Israël*, écrit M. Soury, était une religion naturaliste où dominait l'élément sidéral [2]. » Première inadvertance de M. Soury, qui nous parle des Beni-Israël, c'est-à-dire, en français, des Fils d'Israël, à une époque où Israël n'était pas encore.

« A plusieurs reprises, dit de même le fidèle historien, la Bible nous présente les *Abrahamides* comme idolâtres et polythéistes [3]. » Et c'est encore inadvertance pareille, car Abrahamides veut dire *fils d'Abraham*, et il s'agit de ses ancêtres ou de ses collatéraux : « Dans le *Livre de Josué*, continue en effet M. Soury, Térah, *père d'Abraham*, est donné comme païen (*païen*, quel anachronisme encore !) et polythéiste, ainsi que leurs ancêtres qui, dès l'antiquité, habitaient au delà du fleuve, c'est-à-dire de l'Euphrate... Rachel déroba les idoles de son père...

1. 2e édition, pp. 27 et 28.
2. *Revue des Deux Mondes*, février 1872, p. 603.
3. *Ibid.*, p. 576.

Jacob enterra sous un chêne, près de Sichem, les idoles, les talismans et les amulettes des gens de sa maison. »

M. Soury démontre ici une fois de plus que c'est peu d'avoir la vérité sous les yeux lorsqu'on a dans le cerveau un jugement préconçu.

Quelle est, en effet, la donnée de la Bible sur le peuple hébreu ? Qu'il se forma sous ce nom, dans un milieu idolâtrique, à l'époque, nullement primitive, où la Chaldée est déchue dans le polythéisme. Maint passage de la Bible affirme nettement ce que notre critique s'imagine établir à l'encontre de la Bible. Le *Cantique*, par exemple, en ce mystique langage : « C'est sous un arbre impie que je t'ai ramassée, le même où s'était pervertie ta mère, où s'était prostituée celle qui t'enfanta. » (*Cantique*, VIII, 5.) Les prophètes sans cesse rappellent à Israël cette tare originelle : « Qu'as-tu donc ? crie Ezéchiel à la nation élue. « Par ton atavisme et ta naissance, tu es du pays de « Canaan, le maudit. Ton père était un Amorrhéen, « et ta mère une Hétéenne. Le jour que tu naquis, « tu faisais horreur... Je passai près de toi, moi lèvè, « je te regardai..., j'étendis sur toi le pan de ma « robe, je te jurai fidélité, je fis alliance avec toi, « dit le Seigneur l'Eternel, et tu fus à moi. » (*Ezech.*, « XVI.)

Le *Livre de Judith* atteste que telle était la tradition au pays ammonite : « Ce peuple hébreu, dit « Achior à Holopherne, est de la race des Chaldéens. « Il habita premièrement la Mésopotamie, puis « l'abandonna pour ne pas servir les dieux de ses « pères, qui, eux, sont demeurés dans la terre des « Chaldéens. Ayant donc rejeté les rites de ses an- « cêtres, adorateurs de plusieurs dieux, il adora, lui, « un Dieu unique. » (*Judith*, V, 6 à 9.)

Voilà ce qui est notoire pour tout étudiant de la Bible, car tout étudiant sait que la *Vocation d'Abraham* fut précisément motivée par le *progrès de l'idolâtrie* en ces contrées d'Asie occidentale. La destinée providentielle de cet homme et de sa race fut spécialement de sauver le monothéisme primitif, qui de plus en plus, par la pente naturelle de l'homme,

dégénérait de sa pureté antique. C'est pour cela expressément qu'Abraham sort de son pays et de sa parenté, et se fait nomade, pour garder sous sa tente sa religion à part, et le nom d'Hébreux (émigrés) pris par ses descendants, sonnera comme une protestation contre toute attache volontaire à la patrie chaldéenne déchue de la croyance sainte.

La remarque fort juste, relevée dans la Bible par notre criticiste, que la parenté d'Abraham en Mésopotamie reste idolâtre après son départ comme elle l'était auparavant, ne fait que confirmer l'anomalie, disons le surnaturel, de cette inspiration qui prit Abraham et le sacra *père des croyants* au Dieu Unique, en plein déluge d'idolâtrie. Les luttes que soutient la fidélité monothéiste de cet ancêtre et de ses fils les patriarches contre l'idolâtrie, qui sans cesse, comme d'une vieille racine mal arrachée, renaît et se propage dans leur propre lignée, sont un argument bien remarquable de la persistance de cette inspiration supérieure.

En particulier, ce fait de Jacob, souligné par M. Soury, n'est-il pas un symbole expressif, en même temps qu'un phénomène caractéristique, de la polythéiste inclination de l'humaine nature et de l'opposition que trouvent en nous, malgré les progressistes, la vérité pure et la pure religion monothéiste. « Jacob, rappelle notre critique, enterra sous un chêne, près de Sichem, les idoles, les talismans et les amulettes des gens de sa maison. » Jacob représente ici l'influence divine ; et les gens de sa maison, le progrès naturel : car, historiquement, encore un coup, c'est le moins bien, non le mieux, qui est la pente vraie de notre terrestre nature. Le *mieux* est une *sélection*, comme disent aujourd'hui nos naturalistes. On disait autrefois *élection*. Mais peu importe aux esprits vraiment critiques, c'est-à-dire doués d'un discernement assez sûr pour ne pas se laisser piper aux tricheries des mots : l'actif n'est pas le passif, l'énergie intellectuelle, quand elle juge, condamne et élimine les matières inférieures, obéit à une vision, à une inspiration supérieure ; et ce qui est supérieur vient d'en haut, c'est-à-dire de Dieu.

Les autres arguments des criticistes sont encore, s'il se peut, plus contradictoires à leur thèse. M. Soury, qui les résume scrupuleusement, ajoute, par exemple, que, « si nous voyons le nom de Iaveh dans des noms propres de ce temps, nous retrouvons aussi celui de Baal », et, pour prouver que tous les Hébreux adoraient Baal, il rapporte *trois* noms du *Livre des Juges* et du *Livre de Samuel*. Or, de ces trois, deux signifient *Meribbaal, combattant contre Baal; Jérubbaal, destructeur de Baal*. Le seul qui reste à l'actif de l'idolâtrie, celui d'*Esbaal*, fils de Saül, fut si peu agréé du peuple que Saül, suspect dans sa religion, vit aussitôt sa descendance exclue de la succession au trône.

Et pour un nom qui témoigne d'une exception d'infidélité, nos criticistes omettent de dire que des centaines rendent témoignage de monothéisme, même chez les rois les moins orthodoxes. Au moment du recensement des Israélites dans le désert (*Nombres*, I, 5 à 15), huit sur les douze noms des chefs de tribus sont formés de *El* et d'un attribut : *El*, ce nom le plus primitif du Dieu Un, que les Phéniciens changèrent en Bel, Bal, Baal, Baalim. Yah, abréviation de Jéhovah, se trouve dans les noms de tous les rois de Juda à partir d'Abi-Yah, Abias, fils de Roboam, jusqu'à la captivité de Babylone, sauf quatre exceptions seulement. Et même les rois schismatiques d'Israël qui adorent le plus effrontément les faux dieux, « semblables, remarque M. Vigouroux, à ces pères de famille qui donnent à leurs fils une éducation chrétienne, quoiqu'ils n'aient pas le courage de vivre chrétiennement », donnent à leurs enfants des noms orthodoxes. Ainsi Achab, l'impie Achab, l'époux de la Sidonienne Jézabel, appelle son fils Ahar-Yah-Hu, « Jéhovah me protège » ; et même sa fille Athalie, dont les fureurs contre Jéhovah ont été immortalisées par le chef-d'œuvre tragique que vous connaissez, s'épelle en hébreu Hétal-Yah, « Jéhovah est ma force ». Même contradiction chez tous les rois samaritains que l'intérêt entraîne aux cultes de leurs alliés politiques, mais qui, en vrais opportunistes, n'en rendent pas moins ce témoignage à la

réalité, à la ténacité du monothéisme parmi les enfants de Jacob.

Et néanmoins, malgré cette foi qui persiste à l'encontre du penchant de nature, la nature aussi persiste, et les fils de Jacob s'obstinent à retirer leurs idoles du chêne de Béthel au pied duquel les enfouit leur père :

« La sixième année (de la captivité du roi Jojakin), fulmine Ezéchiel, le cinquième jour du sixième mois, comme j'étais assis dans ma maison, et que les Anciens de Juda étaient assis devant moi, la main de Jéhovah, l'Eternel, tomba sur moi... L'esprit m'enleva au-dessus de terre et me transporta, par une divine vision, jusqu'à Jérusalem... Et il me conduisit à l'entrée de la porte de la maison de l'Eternel, du côté du septentrion. Et voici, il y avait là des femmes assises qui pleuraient Thammuz. Et il me dit : « Vois-tu, fils de l'homme ? Tu verras encore d'autres abominations plus grandes que celle-là... » Puis, d'une voix forte, il cria à mes oreilles : « Approchez, vous qui devez châtier la ville, chacun son instrument de destruction à la main. » (*Ezéchiel*, VIII, IX.)

Atavisme ! disent nos criticistes.

Et oui, sans doute ! Atavisme du corps animal, qui est, en effet, plus ancien et plus prépondérant que l'esprit dans notre espèce ! Car l'esprit, dit la Bible, est venu le dernier dans l'homme, et du dehors, soufflé par le Dieu Esprit dans l'Adam passif, qui était terre jusque-là, ou simple matière animale. Et il en est encore après comme alors dans le commun des hommes : l'animal tient environ toute la place ; l'esprit est à peine comme une étincelle qui montre comme elle peut la vérité idéale à travers l'opacité de la sensation et la grossièreté de la passion. Même aux hommes qui voient le mieux la vérité et qui aspirent à l'élévation morale, c'est d'une attraction et d'une action supérieures à la bête humaine que l'attrait, que la force du mieux sont insufflés, à l'encontre des penchants d'en bas. L'esprit en chacun de nous est le prophète du vrai, du bien et du beau ; mais seuls les esprits d'élite sont assez éloquents

pour persuader leur cœur et assez forts pour vaincre leurs sens. Soyons de l'élite, mes Frères, et, toute idolâtrie rejetée, allons de tout notre être et de toute notre vie au Dieu Unique, au Dieu Esprit! Amen.

Abbé de l'Etoile.

Les Derniers Jours de l'Ultramontanisme

Dissolution imminente
de tous les anciens groupes

Le brisement des anciennes formes religieuses est universel, et l'exode des peuples est général.

On a fait trop d'honneur au Protestantisme, en répétant sur tous les tons qu'il avait affranchi l'homme du joug ultramontain en rendant à l'Evangile son véritable esprit. Socialement, Luther n'a rien fait pour la Cité de l'avenir, la Cité du Christ. Il n'a pas dégagé la donnée scientifique et sociale de l'Evangile; il ne l'a pas même entrevue. S'il l'avait pressentie tant soit peu, il n'aurait jamais écrit que « le servage n'est point contraire au génie du Chris-
« tianisme. Celui qui dit l'inverse ment! s'écrie-t-il.
« La liberté Chrétienne affranchit les âmes, rien que
« les âmes! le Christ n'est le fondateur que de cette
« liberté spirituelle qui ne se voit pas. Pour tout ce
« qui est extérieur, Dieu laisse faire et laisse aller.
« Il ne s'en inquiète pas [1]! »

Ce langage est absolument blasphématoire. Il aurait suffi à lui seul pour attirer cent fois, sur la tête de son auteur, les foudres de l'Église catholique.

La secte de Luther sera brisée comme toutes les autres.

Edgard Quinet, un des hommes de ce siècle qui a le mieux compris l'importance *sociale* de l'Evangile, tout en demeurant l'adversaire irréconciliable du Catholicisme latin, s'est efforcé d'établir la supériorité du Protestantisme sur le Romanisme, au point de vue sociologique. Cette thèse, pour peu que M. Emile Lavelèye travaille à la remettre en lumière

1. Œuvres complètes de Luther; édit. de Liepzig, t. III, p. 553, et t. XI, p. 471.

de nos jours, ne sera jamais acceptée des nations catholiques.

Il est vrai que les races du Nord doivent à la réforme d'avoir échappé jusqu'ici aux tourmentes révolutionnaires.

Cela s'explique parfaitement, sans faire le moindre honneur à Luther, et par l'infériorité même de sa doctrine. Son dogme sectaire a dérobé à ses fidèles, tant qu'il a pu jusqu'à présent, l'idéal social qui relève du fond même de l'Evangile et qui travaille depuis longtemps les races du Sud. Cet idéal, nié par Luther et frappé de ses anathèmes, est le génie secret de la Révolution, de son côté chrétien, sa force dynamique, son âme souveraine, son principe de Justice éternelle. Luther, en entraînant les peuples septentrionaux dans son erreur, ne les mit à l'abri des révolutions sociales qu'en les façonnant de longue main à l'absolutisme qui fleurit aujourd'hui sur les deux rives de la Sprée. Bismarck est un vrai fils de ce patriarche égaré.

C'est par une très heureuse inconséquence que les disciples du célèbre moine évoluent aujourd'hui vers les formes sociales nouvelles. Les pasteurs même en conviennent, et je sais tel consistoire où l'on serait mal venu, en ce moment, à faire l'éloge de Luther : « Que nous importent aujourd'hui les idées « de Calvin, de Zwingle et de Luther? disent-ils ; les « pères de la Réforme ont enfoncé la porte par « laquelle nous passons aujourd'hui sans prendre la « responsabilité de leurs opinions. Le dessein de « Dieu était plus grand que l'intention des hommes « qui furent appelés à l'exécuter [1] ».

J.-J. Rousseau, qui n'est pas toujours paradoxal, voyait venir ce revirement d'idées, quand il annonçait que l'*Espagne elle-même précéderait l'Allemagne dans les voies de la vraie liberté*. Et de fait, voyez à cette heure : le Césarisme est possible au Nord ; il y triomphe avec Bismarck. Je le défie de s'implanter au Sud, en Espagne, en France, en Italie, partout où Rome a conservé son influence jusqu'au moment voulu.

L'Église tombe en Allemagne comme chez nous. Je dînais, il y a quelque temps, chez le pasteur Arbrousse-Bastide, le chaleureux écrivain à qui nous devons le beau livre *Du Christianisme et de l'Es-*

1. Schœrer, *Lettres à un curé* ; Xe lettre.

prit moderne, et d'autres publications remarquables. Un des ministres les plus en vue du protestantisme nous y rendit compte d'un voyage qu'il venait de faire en pleine terre luthérienne, et il constatait que les défections confessionnelles sont aussi considérables dans les Eglises prétendues réformées que dans l'Eglise ultramontaine.

Il n'est pas rare de lire dans les revues de ces messieurs des plaintes comme celle-ci : « Nous « n'avons plus de troupeau avec nous ; les neuf « dixièmes du peuple sont déjà passés à l'ennemi. « L'Eglise redevient partout ce qu'elle était du temps « de Constantin, une étrangère, une proscrite sur « la terre [1] ».

Le ciel se nettoie d'un bout à l'autre de l'horizon, partout, même en Russie, dans l'Eglise orthodoxe du Czar.

Je dirai plus : les symptômes d'une rénovation religieuse et sociale s'accusent et s'accentuent d'une manière plus radicale sur les bords de la Néva que sur les deux rives de la Sprée, de la Seine, du Tibre et du Mansanarès.

Il se publie à Saint-Pétersbourg des livres extraordinaires, dus à la plume des chrétiens les plus fidèles à l'Evangile. Ecoutez ceci :

« Toutes les Eglises — romaine, orthodoxe, anglicane, protestante, sans compter les sectes qui les subdivisent — ressemblent à des sentinelles qui gardent soucieusement un prisonnier, alors que ce prisonnier, personnifié dans la génération présente, est depuis longtemps en liberté dans l'Europe entière, se promène hors de leurs enceintes confessionnelles et leur fait même la guerre [2] ».

« L'union entre la vieille Eglise et la chrétienté, continue plus loin Tolstoï, n'a plus de raison d'être. Le lien ombilical qui reliait autrefois la fille à la mère, je veux dire la Société, à cette Eglise, n'est plus qu'une entrave. On peut aujourd'hui le couper, sans péril pour l'enfant, c'est le procédé physiologique de la parturition, et il s'accomplit mystérieusement sous nos yeux. Une fois rompu le cordon embryonnaire, une fois rejetés les lits qui le portèrent, l'enfant vivra, n'ayez pas peur ! L'organisme vital fonctionnera très bien pour son propre compte,

1. Messmer's, *New. Evang. Kirchenzeitung*, 1866, p. 6.
2. Tolstoï, *Ma Religion*, p. 61.

et d'une manière indépendante. La mère peut mourir, la fille vivra. »

Pour ne pas voir dans ces manifestations de l'Esprit, partout les mêmes, quoique variant à l'infini, selon le génie des différents peuples, les prémices de *la nouvelle révélation de la Révélation*, qu'ont pressentie les sages, et qu'annonça le Christ, il faudrait le parti pris de fermer les yeux à toute évidence. Je ne crois pas les hommes capables d'un tel endurcissement de la tête et du cœur.

Aux pressentiments de la chrétienté, il faut ajouter le réveil qui se fait dans l'antique synagogue. Ce réveil s'atteste par les travaux que publient les Rabbins, dans leurs savantes Revues. Voici ce qu'on y lit :

« Debout ! Israël ; il faut marcher ! La Religion ne saurait être un moule inflexible, ni une matière inerte, inorganique. C'est un être vivant, perfectible, ayant dans le passé des racines qu'il ne faut pas couper, poussant des branches toujours vivaces, et se renouvelant comme toute chose ici-bas [1]. »

Les Docteurs qui dirigent cette Revue « croient à la possibilité, dès à présent, de constituer une Religion universelle, où toutes les Eglises — même la nôtre, ajoutent-ils, la plus fermée jusqu'ici à toute idée de réforme — pourront se donner la main et le baiser de paix. » Ils disent même sur quels principes cette Religion universelle peut se fonder, et ils annoncent le triomphe du *Christianisme social*, par le passage de l'Evangile dans la sphère économique.

Et c'est là, justement, ce que le juif Isaac Pereyre proposait à Rome, dans sa fameuse brochure à Léon XIII. Mais c'était trop tôt, sans doute, alors.

Il faut méditer ce beau passage publié par le chevalier Drach, le vénérable président de l'Alliance israélite universelle :

« Un Messianisme des nouveaux jours est sur le « point d'éclore. Une Jérusalem d'un nouvel ordre, « saintement assise sur la *Vérité*, la *Justice* et la *Fra-* « *ternité*, prendra prochainement la place de la cité « des Césars et des Papes. Depuis de longues années, « je nourris cet espoir. Autant que mes forces me l'ont « permis, j'ai arboré ce drapeau. Ce drapeau, la mort « va me l'arracher des mains ; mais, j'en ai l'assu- « rance, des mains plus jeunes que les miennes le

1. *Revue des Archives israélites*, t. XIV, p. 613.

« saisiront après moi, et il ne tardera pas à flotter « sur le Monde entier. »

Une ardeur si juvénile et si enthousiaste chez un vieillard, comme c'est touchant et comme c'est beau !

Et ce n'est pas tout : la France maçonnique, à son tour, se montre préoccupée et travaillée par des idées qui ne sont pas moins évangéliques. Ces idées rayonnent au grand jour, dans les admirables écrits de Findel, de Craüze, de Baüer, de Leckg et de Ragon.

Quelle différence peut-on trouver entre l'Evangile du Christ et la doctrine de Baüer, quand celui-ci nous affirme « que le dogme maçonnique est *une déclaration de guerre à l'esprit de l'ancien Monde, à ses lois, à ses règles et à son régime gouvernemental ?*

Pour ma part, je souscris des deux mains à toutes ces formules ; et mon âme de prêtre tressaille toutes les fois que je relis cet admirable passage du franc-maçon Findel :

« A travers les débris des vieilles formes dogma-« tiques, un christianisme ravissant, idéal, libre de « tout esprit de secte et d'intolérance, cherche à se « frayer la voie. Il aboutira. Il resplendit déjà d'une « lumière ineffable. Il pénètre et fascine les cœurs « généreux avec l'aide de l'amour passionné qu'il « met au cœur. Ces hommes nouveaux descendront « jusqu'aux bas-fonds les plus obscurs du vice et de « la misère pour y répandre à flots la charité bien-« faisante. Ils travaillent d'arrache-pied à renverser « les barrières qui se dressent encore entre classes « et entre peuples, à circonscrire les guerres, en at-« tendant qu'elles finissent, à proclamer partout les « principes sacrés de Liberté, d'Egalité et de Frater-« nité entre tous les enfants de la grande famille hu-« maine. »

Ainsi, d'un bout à l'autre de la chrétienté, dans tous les cercles, dans toutes les Eglises, partout c'est le *Rappel social* du Christ qu'on sonne, comme je l'ai déjà écrit ailleurs [1] ; c'est le *couvre-feu* des temps anciens, c'est la *Diane* des temps nouveaux, c'est la *générale* du Rédempteur qu'on bat aux quatre coins de l'Europe, et déjà même en Amérique.

---

1. *Le Christ, le Pape et la Papauté.*

Si ce n'est pas là de l'Evangile, où donc sera cet Evangile ?

Salut, mes frères du monde entier ! Je suis avec vous d'âme, d'esprit, de cœur, dussent gronder sur ma tête les foudres de tous les clercs.

Mais je vous dis que ces foudres ne gronderont pas, du moins à Rome ! Mes idées sont connues depuis longtemps au Vatican, où j'ai pu les exposer de vive voix ; et je ne sache pas qu'elles y aient jamais encouru la moindre censure. Je les ai promenées dans les deux mondes, n'en faisant mystère à personne, et j'ai servi gratuitement ma dernière publication à tous les prélats de France et à tous les curés de Paris.

De tant d'archevêques et d'évêques, sur les deux continents, *deux* seulement, l'un en Amérique, où se trouvent aussi des fanatiques, l'autre en France [1], se sont récriés.

J'ai nommé le premier dans mon livre *le Christ, le Pape et la Démocratie,* et j'ai réglé là mes comptes avec lui.

Je me tairai sur le fait du second, car j'ai souvenance de l'histoire de saint Paul : maltraité par un pontife de la Synagogue, l'apôtre lui avait riposté ce qu'il avait à lui dire : *Paries dealbate !*

— Comment ! c'est ainsi que vous parlez du Grand-Prêtre ? lui observa-t-on.

— Pardon, fit-il alors ; j'ignorais que c'est le Grand-Prêtre. Il est écrit : Tu respecteras les princes de ton peuple... Pardon !

Je m'incline donc, moi aussi, et je me tais. Bien plus, je fais un souhait en faveur de Sa Grandeur : c'est que sa conscience mitrée et crossée soit, devant Dieu, aussi tranquille que la mienne, laquelle va, cheveux gris au vent, et sans autre appui que ma foi vive en Jésus-Christ.

Elle va ainsi, ma conscience, parce que je n'ai pas voulu qu'elle aille à la Monseigneur, mitre en tête et crosse à la main. Il m'était facile, très facile, de laisser teindre ma soutane en violet. Je n'aurais eu qu'à accepter une invitation à dîner chez un de mes amis,

---

1. Sans doute l'évêque de Perpignan, M. Caussail, maintenant d'immortelle mémoire, comme l'immortel Cauchon, car tout le monde sait que c'est lui qui a donné l'ordre d'enterrer comme un chien l'abbé Roca, le grand, noble, savant et courageux exégète. R. C.

où je me serais trouvé à table avec le Ministre des Cultes. — « Venez, laissez-moi faire, et vous sortez évêque. »

Ah ! c'est ainsi que peuvent se faire les évêques en France ? Merci, cher Monsieur ; fonctionnaire d'Etat, je ne le serai jamais. « Tout salarié est un esclave. Quiconque est payé dépend de qui le paye, » disaient ensemble Lacordaire et Montalembert [1].

Voilà ce que j'ai à répondre à ceux qui m'ont accusé de faire la cour au Gouvernement pour des motifs d'ambitions.

Qu'on veuille bien l'observer, la voie où je marche n'est pas celle qui conduit aux prébendes, mais bien celle qui mène droit à la croix. Elle aboutissait aux bûchers, du temps de Savonarole.

Abbé Roca.

(*La Fin de l'Ancien Monde.*)

Brave ami ! La postérité te récompensera de ton courage et de ton noble et grand dévouement, comme elle vilipendera, comme ils le méritent, tes vils, lâches et sots ennemis, qui ont lancé contre toi, puissant exégète, comme ils lanceraient contre Dieu lui-même, cette chose impie qu'ils ont inventée sous le nom d'*excommunication*, et qui t'ont fait enterrer comme un chien.

R. C.

Le Dieu des Armées

Il y a quelques jours, en présentant son clergé à M. Casimir-Périer, l'évêque de Chartres, après avoir rappelé la bataille de Coulmiers et la défense de Châteaudun, prononçait les paroles suivantes :

« Quoique ministre d'une religion de paix, le prestige de nos armes ne peut nous laisser indifférents ni froids ; tout ce qui sert, honore, console la patrie, la religion le bénit, l'encourage et souvent l'inspire. Dieu ne s'est-il pas appelé lui-même le *Dieu des armées*, ce qui veut dire que l'*armée a une mission providentielle et pacificatrice* ?...

« Les hommes d'armes sauront batailler si jamais sonne l'heure des combats, et les savantes manœu-

1. Qu'on aille demander au Ministre actuel du Cultes, M. René Goblet, si je suis du bois dont on fait. es flûtes épiscopales de nos jours.

vres que d'autres apprécieront mieux que nous, et qui nous montrent notre admirable armée toujours semblable à elle-même, permettent à tous la fierté et l'espérance! Dieu, de son côté, si nous savons en être dignes, ne retirera pas à notre chère patrie sa protection séculaire et, *par l'épée des Francs*, c'est le mot de nos pères, continuera l'histoire : *Gesta Dei per Francos.* »

Nous croyons relever un tel langage, affligeant dans la bouche d'un ministre de la religion. Un prêtre, fidèle à sa foi, ne peut considérer les armées permanentes que comme un mal, nécessaire sans doute en l'état des choses, mais qu'il faut combattre en modifiant le milieu qui l'engendre. Pour justifier ses paroles belliqueuses, l'évêque de Chartres déclare que Dieu « s'est appelé le Dieu des armées. » On peut répondre que cette expression n'est pas dans l'Evangile proprement dit et que dans l'Ancien Testament même il n'est pas sûr qu'on la rencontre. Voici en effet ce qu'écrivait en 1889, dans notre Almanach de la Paix, M. Isidor, grand rabbin de France, à qui on voudra bien reconnaître une certaine autorité en matière d'exégèse hébraïque :

« Ah! le Dieu des armées, quel blasphème!... J'ai lu et relu la Bible; je la lis tous les jours, c'est mon devoir ; je la sais pour ainsi dire par cœur. *Eh bien! je défie qui que ce soit d'y trouver une seule fois ces mots : Dieu des armées.* C'est là une expression fausse et dangereuse. Le mot qu'on a traduit par le Dieu des armées signifie le Dieu du ciel et de la terre, etc. (p. 68). »

Ainsi, pour la mince satisfaction d'étaler un patriotisme que personne ne songeait à mettre en doute, M. l'évêque de Chartres a blessé toutes les consciences délicates. En parlant du « prestige de nos armes, » de la mission providentielle et pacificatrice (!) de l'armée, en appelant la protection de Dieu sur « l'épée des Francs », pourrait-il affirmer qu'il n'a pas méconnu un des préceptes fondamentaux de la religion qu'il professe : « Tu ne tueras point. *Non occides?* »

J. P.

(*La Paix par le Droit.*)

SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

Les Mariages dans le Ciel

D'après Sewdenborg

Tout le XVIIIe siècle, avant que la révolution française ne vînt exclusivement accaparer l'attention de l'Europe, retentit des œuvres et des révélations du grand voyant suédois. C'est lui, Swedenborg, qui ouvrit l'ère si merveilleusement illustrée par le Spiritisme. On dirait presque que le Spiritisme est justement cette *Nouvelle Jérusalem* que Swedenborg avait été chargé d'annoncer au monde avec la nouvelle interprétation des Ecritures Saintes. Car les Ecritures ont évidemment deux sens, l'un matériel et littéral dont Jésus recommandait bien de s'éloigner en disant : *prenez l'esprit et non la lettre*, et l'autre spirituel dont la clé devait être évidemment donnée un jour.

Tous les livres de Swedenborg sont à lire et à étudier. Ils ne peuvent qu'élever l'esprit.

L'un de ceux qui viennent le mieux corroborer la théorie, à juste titre si chère aux Spirites, des Ames-Sœurs, est celui qui a pour titre : *les Délices de l'Amour conjugal*, et qui décrit les mariages des Esprits et des Anges dans le ciel.

Cet ouvrage parle, en termes d'une grande élévation et d'une simplicité extrême, du bonheur céleste et de la félicité éternelle. Il n'est rien de plus riche que ce livre, dont voici les idées essentielles :

« L'Amour conjugal est l'amour fondamental de tous les amours célestes et spirituels, et par conséquent de tous les amours naturels. C'est le père dont les autres sont la lignée. *Dans son essence il n'est autre chose que la volonté ou le*

désir que deux soient UN, *que deux vies deviennent une seule vie; il est l'union ou la conjonction de l'Amour et de la Sagesse.* »

N'est-ce pas l'union de deux Ames-Sœurs ?

L'amour conjugal est de trois degrés : *céleste* parmi les Anges ; *spirituel* parmi les Esprits; *saint* parmi tous les êtres destinés à boire à sa coupe suprême.

L'amour saint est tout interne : c'est un désir pur, qui porte vers tout ce qui est vrai et pur. Ses plaisirs commencent dans l'esprit et appartiennent à l'esprit; car ces plaisirs, ce sont les délices de la sagesse. Cet amour conjugal des cieux diffère complètement de ce qui porte sur la terre le même nom, et qui n'est autre chose que l'amour du sexe, réglé ou limité par la loi. Il n'est donné dans le ciel qu'à ceux qui vivent selon les préceptes de la *Nouvelle Jérusalem.*

Il y a dans ce volume de Swedenborg des idées ingénieuses, profondes, d'une ravissante pureté et d'une simplicité admirable. On est étonné de trouver dans un homme une composition aussi virginale, aussi fraîche, aussi féconde en conceptions ravissantes de décence; c'est pour les âmes sœurs une haute et rare jouissance. Cette union de l'Amour et de la Sagesse qu'on y voit décrite, qui est la fin de l'homme et le bonheur, ne peut se trouver réalisé sur la Terre.

« Je prévois, dit le grand voyant, que beaucoup de ceux qui liront ce livre croiront que ce sont des inventions de *mon* imagination, ainsi que les récits (qu'il appelle des *Mémorables*) qui sont placés à la suite des chapitres. J'affirme dans la vérité que ce ne sont pas des choses inventées ; que ce sont des choses qui ont eu lieu véritablement et qui ont été vues par moi, non pas dans un certain assoupissement de mon intelligence, mais dans un état de veille complète. Car il a plu au Seigneur de se manifester lui-même à moi..., de m'ouvrir l'intérieur de mon intelligence... Par là il m'a été donné d'être dans le monde spirituel avec les anges et en même temps dans le monde

naturel avec les hommes; et cela depuis vingt-cinq ans (de 1745 à 1770). »

Ce qui surprend dans cette œuvre de « Sagesse angélique », c'est l'idée que tous les anges, même les plus élevés et les plus célestes, vivent dans les réalités d'un amour conjugal qui implique, quoique pris au spirituel, la différence des sexes; cela n'a pourtant rien d'étonnant, car, Dieu étant androgyne, c'est-à-dire contenant les deux principes Masculin et Féminin, toutes ses créatures reconstituées dans le ciel doivent l'être également. C'est bien là la théorie des Ames-Sœurs, si chère aux Spirites, si consolante et si rationelle. Elle prend ici une certaine autorité, car Swedenborg était un grand voyant. Longtemps avant le moment suprême, il avait annoncé l'heure de sa mort; elle arriva exactement au jour indiqué, le 29 mars 1772.

*
* *

D'après Swedenborg, le monde spirituel tout entier, le monde des Anges et des Esprits, est fait à l'image de l'homme. D'abord il n'admet pas un seul Ange ni un seul Esprit qui n'ait commencé par avoir été homme. Ensuite, tout habitant de son ciel et de son enfer, Anges et Esprits, mangent et boivent, marchent et dorment comme nous. Les cieux qu'ils habitent présentent des montagnes et des plaines, des forêts et des villes, des palais et des maisons, des champs et des vignes, des moissons et des fruits, des animaux et des meubles, des métaux et des pierres précieuses, comme sur la Terre. Les travaux et les affaires, les emplois et les dignités, les écritures et les livres, sont encore les mêmes que les nôtres. Seulement sur la Terre tout est de substance terrestre, et là tout est de substance spirituelle ou céleste.

C'est exactement ce que, de nos jours, affirment encore des Esprits qui se communiquent à nous, et c'est encore ce que savaient très bien nos

ancêtres; car c'est tout cela qui est écrit dans ce vieux parchemin d'Egypte appelé la *Table d'Emeraude* et qu'on attribue à Hermès Trismégiste : « *Ce qui est en Haut est comme ce qui est en Bas.* »

Swedenborg nous dit qu'il faut diviser l'univers en deux Royaumes, en trois Cieux et d'innombrables Sociétés.

Les deux royaumes se nomment le *Céleste* et le *Spirituel*, ou celui des Anges célestes et celui des Anges spirituels. Les premiers sont plus près de Dieu et reçoivent plus facilement et plus complètement l'Influx divin.

Les trois cieux, qui s'appellent : le *troisième*, le *second* et le *premier*, se suivent, comme les pieds, le corps et la tête se suivent dans l'homme.

L'Ange d'un ciel ne peut entrer chez les Anges d'un autre ciel ; mais, dans le même ciel, chacun peut être associé avec quiconque lui plaît.

Tous les Anges se distinguent entre eux par leur degré de perfection. Ceux qui se ressemblent s'associent, et il n'y a dans l'autre vie d'autres affinités, parentés ou amitiés, que celles qui sont de nature spirituelle.

Le ciel, dans tout son complexe, représente un seul Homme. Les Anges appellent le ciel le *très grand Homme*, l'*Homme divin*, type qui ressemble singulièrement à l'Adam-Kadmon de la sainte Kabbale. Et cela ressemble singulièrement aussi au grand Homme infini de la Révélation Louis Michel de Figanières. Chez ce dernier voyant, comme chez le voyant suédois, le ciel ou l'Univers est gouverné par Dieu comme un seul homme.

Chaque Société dans le ciel représente encore un seul homme, et chaque Ange y est en parfaite forme humaine.

Comme les diverses provinces du ciel correspondent aux diverses parties du corps humain, le Royaume céleste est dans la partie du corps du grand Homme infini où règne le bien : au cœur. Le Royaume spirituel est là où règne le

vrai : au poumon. Ceux qui sont dans la tête ont, plus que tous les autres, toute espèce de bien et toute espèce de vrai; ils sont dans l'intelligence, dans la paix, dans l'amour et dans la joie.

Swedenborg prouve sa théorie par l'explication des textes sacrés selon l'esprit; et toujours son interprétation est confirmée par ce qu'il *voit* et ce qu'il *entend*. Les Spirites n'auront aucune peine à le croire, car leurs médiums *voyants* et *auditifs* procèdent à peu près de la même manière. Mais Swedenborg affirme qu' « il y a correspondance entre tout ce qui appartient au ciel et ce qui appartient à l'homme », et cela lui a été montré par des expériences tellement nombreuses, que cela est devenu pour lui une chose évidente et hors de doute. Cette science des correspondances explique toute la vie dans l'Univers ou grand corps de Dieu.

A l'époque où nous sommes, le Spiritisme, c'est-à-dire l'étude des relations entre le monde visible et les mondes invisibles, est devenue une science. Il est indispensable que ceux qui veulent être des adeptes sérieux de cette science étudient les œuvres de tous les grands voyants. Nous mettons aux premiers rangs, parmi ceux-ci, Swedenborg, Louis Michel de Figanières et Roustaing.

Ajoutons à cette étude celle de l'*Omnithéisme*, si savamment présenté par tous les livres d'Arthur d'Anglemont.

René Caillié.

Comment se produit la Désincarnation[1].

La mort n'est que la porte qui nous donne l'entrée d'une vie nouvelle et plus parfaite ; elle est l'arc de triomphe que franchit l'Esprit immortel laissant ce monde pour une contrée infiniment plus élevée, plus sublime et plus magnifique; et il n'est réellement pas plus pénible de passer de la vie terrestre à une mort naturelle que de passer de l'état de veille à un sommeil tranquille, agréable et sans rêve. La vérité

---

1. Recommandé aux Frères du *Deuxième Degré* de l'Etoile.

de cette assertion est prouvée par le récit suivant : l'on y verra la confirmation de mes études, de mes recherches dans le phénomène physiologique et psychologique de la mort, qu'il me fut permis de faire en esprit sur un individu au moment de sa dissolution physique. La malade était une femme de soixante ans.

Environ huit mois avant sa mort, elle vint me consulter et je l'examinai en sommeil magnétique. Bien qu'elle ne se plaignît que d'une certaine faiblesse, je découvris qu'elle mourrait d'une affection cancéreuse de l'estomac. Etant certain de son départ prochain, sans cependant en connaître l'époque précise (car spirituellement, je ne puis mesurer ni le temps ni l'espace), je me promis d'être présent et de surveiller attentivement ce phénomène intéressant et tant redouté.

Mû par ce désir, je m'établis quelque temps après dans la même maison, et je lui donnai des soins comme docteur.

Quand l'heure de la mort arriva, je me trouvai heureusement dans un état propice pour entrer dans la condition supérieure, mais auparavant, je cherchai à me placer dans la position la plus favorable, afin de n'être remarqué ni dérangé pendant mes observations. C'est ainsi que je me préparai à suivre la Mort dans sa marche et à apprendre par quelles voies passe un Esprit pendant sa désincarnation.

Je vis tout d'abord que l'organisme physique ne pouvait plus remplir ses fonctions, ni servir aux besoins multiples du principe spirituel ; et, malgré cela, les divers organes internes semblaient résister à la sortie de l'âme vivante. Le système musculaire s'efforçait de retenir les éléments du mouvement; le système vasculaire, celui de la vie ; le système nerveux, celui de la sensation, et enfin le système cérébral travaillait à retenir le principe de l'intelligence. Le corps et l'âme, comme deux amis longtemps unis, combattaient et résistaient de toutes leurs forces aux circonstances qui rendaient leur éternelle séparation impérieuse et absolue. Ce conflit intérieur donna lieu à des manifestations qui, aux sens matériels des spectateurs, paraissaient être des sensations du plus pénible caractère, mais je constatai avec une reconnaissance et une joie immenses que ces manifestations corporelles n'étaient causées par aucune douleur physique ou mentale, et qu'elles n'étaient que le

résultat de la séparation de l'Esprit de l'organisme matériel.

A ce moment, la tête se trouva baignée d'une atmosphère fine, dense et lumineuse, et je vis les parties les plus profondes du cérébrum et du cérébellum (cerveau et cervelet) se dilater et cesser d'accomplir leurs mouvements galvaniques, en même temps qu'ils recevaient le magnétisme et l'électricité vitale dont sont imprégnés les tissus qui leur sont soumis. Le cerveau entier devint tout d'un coup dix fois plus actif sur les parties inférieures du corps qu'il n'avait jamais été au temps de la santé.

Ce phénomène précède toujours et invariablement la dissolution du corps.

La séparation de l'Esprit et du corps, la mort, avait commencé. Le cerveau attirait à lui tous les éléments d'électricité, de magnétisme, de mouvement, de vie, de sensation qui, se retirant du reste du corps, affluaient vers la tête et rendaient celle-ci lumineuse et brillante en proportion que les extrémités devenaient sombres et froides.

Au milieu de cette éclatante atmosphère spirituelle qui émanait de la tête en l'entourant, j'aperçus, encore indistincte, la forme d'une autre tête (le lecteur ne doit pas oublier que ces phénomènes ne peuvent être vus que par ceux dont les perceptions spirituelles sont développées, car les yeux du corps ne peuvent voir que les choses matérielles, les yeux de l'esprit seuls, les choses spirituelles. Ceci est une loi de la nature). Cette nouvelle tête devint bientôt plus distincte et s'entoura d'une lumière tellement éblouissante que mes yeux ne pouvaient la contempler comme je le désirais. Pendant que cette tête spirituelle sortait de la tête matérielle, au-dessus de laquelle elle se formait, l'atmosphère fluidique dont cette dernière était entourée, était en grande commotion ; mais à mesure que la forme fluidique se perfectionna, cette brillante atmosphère se dissipa peu à peu. Je compris alors que les éléments aromaux qui, au début de la métamorphose, avaient été attirés de toutes les parties du corps au cerveau et qui l'avaient enveloppé sous la forme d'une atmosphère, ces éléments, dis-je, indissolublement unis selon la loi divine qui régit chaque atome du grand univers, avaient servi à construire, à développer la tête spirituelle que j'apercevais. Emu d'un saint et inexprimable respect, je vis se dérouler devant mes yeux éblouis ce spec-

tacle si grandiose et si harmonieux. La fête spirituelle était alors parfaite : peu à peu, et dans leur ordre naturel, je vis se former de la même manière le cou, les épaules, la poitrine, etc., enfin l'entière organisation spirituelle. Il résulterait de ceci que les innombrables molécules de la matière éthérée qui constituent le périsprit, jouissent d'une certaine affinité élective, analogue à une éternelle amitié, à en juger par la facilité avec laquelle l'Esprit revêt sa nouvelle organisation.

Les défauts et les difformités du corps physique avaient presque complètement disparu du corps fluidique ; ces imperfections héréditaires, ces influences qui, à l'origine, avaient mis obstacle au parfait et complet développement de sa constitution terrestre, n'existaient plus, et la constitution spirituelle délivrée de ces entraves, de ces difficultés, était désormais capable de s'élever, de grandir, de se perfectionner d'après la loi universelle du progrès dans toute la création.

Pendant que cette formation s'opérait, formation spirituelle parfaitement visible pour moi, le corps matériel montrait aux yeux des parents qui entouraient le lit de la mourante, des symptômes de douleur, symptômes trompeurs et n'ayant d'autre cause que le départ des forces vitales, abandonnant les membres et les viscères pour le cerveau, et de là, monter dans le nouvel organisme.

L'Esprit s'éleva à angle droit au-dessus de la tête, c'est-à-dire du cerveau du corps qu'il venait de déserter, mais, avant la rupture du lien qui, pendant de longues années, avait retenu ensemble le corps matériel et le corps spirituel, je vis, allant énergiquement des pieds du corps fluidique, qui s'élevait plein de vie, à la tête du corps physique couché sans mouvement, un brillant courant d'électricité vitale.

Ceci me démontra que ce qu'on appelle la mort n'est qu'une naissance à un état supérieur ; que l'analogie entre la naissance d'un Esprit en ce monde et celle d'un Esprit dans les sphères est complète et absolue en tout, jusqu'au cordon ombilical, représenté par ce fil d'électricité vitale qui, pendant quelques minutes, relia les deux organisme. Je vis ensuite ce cordon se rompre et une petite partie de l'élément d'électricité vitale qui l'avait formé, rentrer dans le corps désert, se répandre immédiatement dans toutes ses parties et empêcher ainsi la décomposition im-

médiate. Non, il n'est pas bon de déposer en terre un corps tant que la décomposition n'a pas commencé ; bien qu'il ait toutes les apparences d'une mort certaine, on ne doit pas le descendre dans la tombe, car le cordon ombilical, la corde vitale n'est quelquefois pas encore brisée et, bien que réduite au fil le plus fin, elle réunit encore le corps à l'Esprit, comme il arrive chez les individus qui, morts en apparence, pendant quelques heures ou quelques jours, reviennent comme d'un paisible voyage pour raconter leurs impressions. Dès que l'Esprit dont j'avais suivi la dernière heure fût entièrement dégagé de l'étreinte tenace de son corps, je dirigeai mon attention sur ses actions et m'efforçai de saisir les émotions qu'il éprouvait. Il essayait de respirer dans la partie spirituelle de l'atmosphère terrestre ; ce fut d'abord avec difficulté, mais, au bout de quelques secondes, la fonction de la respiration se fit avec facilité et même avec plaisir. Je le vis aussi en possession de toutes les formes physiques identiques dans leurs détails, bien que beaucoup plus belles, à celles qu'avait possédées son corps corruptible, c'est-à-dire qu'il avait un cœur, un foie, un estomac, des poumons, etc., comme en avait son corps avant la mort. Quelle merveilleuse et consolante vérité !

Je m'assurai également que les améliorations dont jouissait son corps fluidique ne détruisaient en rien sa personnalité et ne changeaient ni son apparence, ni ses traits caractéristiques particuliers. Elle ressemblait tant à ce qu'elle avait été que, si ses amis eussent pu la voir comme moi, quel merveilleux changement eussent-ils pu constater !

Je voudrais rassurer l'observateur, consoler l'honnête chercheur de la vérité et leur donner l'assurance solennelle que dans la mort naturelle, l'Esprit ne ressent aucune douleur. Le corps serait-il écrasé sous une avalanche, ou succomberait-il à la plus affreuse maladie, l'esprit ne s'en trouve ni blessé ni obscurci ; si nos yeux pouvaient se détacher de ce corps inerte, incapable de répondre à nos regards d'amour, et notre vue spirituelle s'ouvrir, nous verrions au milieu de nous, éclatante de beauté et resplendissante de jeunesse et de vie, la même forme de l'être que nous avons aimée, que nous aimons toujours.

Sans rien changer à ma position ni à mes facultés voyantes, je continuai à observer les mouvements de l'esprit nouveau-né.

Dès qu'il fut accoutumé aux nouveaux éléments qui l'entouraient, il descendit, par un effort de sa volonté, de la position élevée qu'il occupait immédiatement au-dessus de son corps et sortit par la porte de la chambre où il avait langui des semaines. Je le vis traverser la pièce voisine et, franchissant le seuil, entrer dans l'atmosphère. Je fus accablé d'une émotion joyeuse en vérifiant pour la première fois cette vérité universelle que le corps fluidique de l'Esprit peut marcher dans l'air, cet air que, vêtus de notre enveloppe terrestre, nous respirons, tant la condition du périsprit est plus fine, plus quintessenciée ! Il montait sur l'air aussi facilement que nous marchons sur la terre en montant une éminence.

. . . .

Je revins à ma condition première.

(Communiqué par Madame Dieu.)

(*Le Spiritisme* [1].)

La Révélation Nouvelle

Il est temps de sortir de la routine religieuse; unissons-nous, non par des liens d'autorité ou de dogmes mais par des cordons d'amour. La révélation nouvelle se prête à toutes les formes de la société, sans emprisonner son avenir dans aucune d'elle ; elle ne veut d'autre terrain que l'amour. Or l'amour est à tous. « C'est ici, a dit le fils de Dieu, que tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres. » La foi sans la charité n'est rien : la foi nous révèle les cieux, l'amour nous les donne ici-bas ; la foi peut transporter des montagnes, l'amour transporte nos cœurs sur le sein du Pere ; la foi soutient au jour du renoncement, l'amour n'est fait que de renoncements ; la foi la plus entière est un esclavage accepté, l'amour est une délivrance conquise ; nous pouvons rendre témoignage de notre foi sans qu'il porte des fruits, nous pouvons donner des preuves de notre amour, de notre charité, et ces preuves seront toujours une

1. Revue bi-mensuelle sous la direction d'Arthur d'Anglemont Place du Caire, 2, Paris. Prix : 5 fr. par an.

semence. « La charité, dit saint Paul, ne périt jamais; pour ce qui concerne les prophéties, elles seront abolies; les langues cesseront; la connaissance s'anéantira, car nous ne connaissons qu'en partie et nous ne prophétisons qu'en partie, mais, quand la perfection sera venue, ce qui est partiel disparaîtra. »

Après avoir donné son fils aux hommes pour les sauver, Dieu, dans son grand amour, leur donne ses envoyés célestes, pour les enseigner, les avertir, les consoler ; puissions-nous, débarrassés de nos préjugés, nous unir sur le terrain dont les fondements sont éternels : l'Amour et la Charité.

Quiconque aime a connu Dieu.

Eugène Creissel (Evangéliste).

(*Témoignage à la Vérité spirite*[1]).

Fédération spirite Lyonnaise

Conférences de M. Léon Denis *à Lyon*

(Suite et fin)

Quand cette science d'en haut vous réchauffe et vous éclaire, tout ce qui est terrestre pâlit, s'envole, s'évanouit. Celui qui a la vision de la beauté éternelle ne sera pas surpris en entrant dans le monde de l'au delà; mais aussi quelle est l'angoisse de celui qui pénètre dans la vie future sans avoir élevé son esprit au-dessus de la matière!

On dit que c'est un acte coupable et sacrilège de communiquer avec les morts. Mais comment le considérer comme tel quand on sait que ce fait s'est toujours pratiqué? L'esprit humain avait soupçonné cette communication qui relie les âmes entre elles, et celles qui étaient parties sont revenues visiter celles qui étaient restées. C'est là une communion sublime et qui réconforte. Non, ce n'est ni coupable ni sacrilège ; c'est saint, c'est grand. C'est un noble culte, celui qui donne la paix aux désolés ; la communication est un acte religieux qui console et qui relève. Voyez l'influence sur nos actes de cette pensée que des êtres chers nous voient, nous suivent, nous aident

---

1. Brochure. Prix : 0 fr. 75 chez Dianoux, pharmacien, Grand-Chemin d'Aix, 34, Marseille.

selon leurs moyens et rient et pleurent avec nous de nos joies et de nos souffrances et s'affligent de nos défaillances. Quel est celui qui peut rester indifférent à de telles pensées ? Oui, nous avons le droit de dire : Immortalité sainte qui nous procure tant de secours, tu n'étais hier qu'une espérance vague, aujourd'hui tu es une réalité. Bénie soit la doctrine de lumière qui t'a montrée à nous. Qu'elle soit bénie pour tout le bien qu'elle fait, pour toutes les larmes qu'elle sèche, pour tous les horizons qu'elle ouvre, pour toutes les espérances qu'elle fait naitre.

Et les conséquences qui en découlent, elles sont sans bornes ; nous savons d'où nous venons, où nous allons ; de là une marche plus assurée, et nous sommes confiants dans l'avenir ; nous savons que tout s'unit, s'enchaîne, que tout a une cause ; nous voyons éclater la loi de justice et la loi d'amour, alors tout ce qui arrive dans la vie s'éclaire d'un jour nouveau et devient ce qu'il y a de meilleur pour nous. C'est la réparation du passé, la préparation de l'avenir. Nous comprenons la nécessité de dompter le moi, et la grandeur du sacrifice. C'est une admirable loi qui donne des satisfactions immenses, et cette loi admirable, c'est le Spiritisme qui nous l'a révélée. Il ne résulte pas de cette doctrine l'impassibilité, mais l'activité, une activité incessante qui nous fait participer à l'amélioration de tous.

Comparons les différentes doctrines qui nous sont proposées : le matérialiste souffre à la pensée de la mort et chaque jour qui s'écoule est pour lui un pas de plus vers le néant, seule compensation qu'il puisse attendre. Pour nous, les maux, les douleurs n'ont plus la même importance ; nous en recevons les morsures, le front haut et l'âme souriante, la mort même n'est plus hideuse, mais une issue vers la route de la lumière et de la liberté. Le Spiritisme nous donne la solution de presque tous les problèmes qui pèsent sur la pensée humaine. Le plus effrayant était la mort, avec tous ses mystères, avec son inconnu. L'abîme aujourd'hui a parlé, le secret de la tombe est apparu, et nous pouvons dire que la mort, c'est la vie ; le berceau ramène à la tombe et la tombe au berceau. Travaillez à répandre ces enseignements réconfortants, régénérateurs ; apprenez à parler et à écrire pour faire vivre les âmes ; mais prêchez surtout par l'exemple et justifiez la parole qui consiste à dire qu'aux fruits on reconnaît l'arbre.

M. l'abbé ***, docteur en théologie, prend alors la parole pour expliquer sa présence dans cette assemblée ; il ne vient pas avec un mandat officiel combattre les belles conférences de M. Léon Denis, mais en esprit indépendant, recherchant la lumière et la vérité. De permission, je n'en ai pas demandé à mon évêque, car sans doute on me l'aurait refusée, et cependant c'est comme prêtre de l'Eglise catholique que j'ai désiré poser quelques questions à M. Léon Denis, et me voilà sous le charme de la parole du conférencier. Tout à l'heure, j'ai cru entendre l'apôtre quand il disait : Ce que j'ai vu, nul œil humain, nulle oreille ne peuvent le comprendre. Je ne cherchais pas à comprendre et me laissais bercer par le langage si suavement poétique de l'orateur.

M. l'abbé déclare ensuite être sur de nombreux points de l'avis de M. Léon Denis, c'est pour cela qu'il ne lui a pas marchandé ses applaudissements. Quelle école, ajoute M. l'abbé, peut lutter avec l'école du Christ ? Le Christianisme est antique, on le sait, il se rattache aux siècles précédents et par le judaïsme à l'origine adamique. Nous sommes la plus ancienne école spiritualiste; dès longtemps nous avons prêché lè désintéressement et parlé d'un avenir qui doit être conquis par le sacrifice. Tous les jours, on nous convoque à sacrifier notre volonté, à abaisser notre esprit devant des croyances si élevées qu'on doit s'y soumettre même sans les comprendre. Vous ne mettrez pas Dieu dans mon intelligence, je ne le comprendrais jamais. De plus, il me faut encore sacrifier mes sentiments les plus intimes et sur le chemin du devoir tuer mon amour, sacrifier les biens terrestres. Quelle est la foi religieuse qui a inventé la mortification ? Le catholicisme. Saint Paul a parlé de deux hommes que l'on sent en soi ; c'est la lutte du vieil homme et de l'homme nouveau. Nous sommes aussi spiritualistes qu'on peut l'être. La philosophie chrétienne fait entrevoir l'au delà sous un jour bien consolant. On ne peut reprocher au catholicisme de ne pas appeler ceux qui pleurent et ceux qui souffrent. Le Christ a souffert et a montré à tous le chemin de la souffrance. Avec cette croyance, nous entrevoyons ceux que nous avons aimés, et la preuve qu'ils vivent et que nous songeons à ceux qui nous ont quitté est dans la Toussaint et son lendemain, où les fidèles se mettent en communication intime avec les morts. Nous pouvons tendre la

main à ceux qui souffrent, car ils nous entendent, ils nous voient. Ceci, nous le croyons comme vous, et jusqu'ici nous avons été d'accord ; mais là, il faut bien y arriver, nous commençons à ne plus être du même avis.

Le point du litige est là : saint Paul dit : L'homme doit mourir une fois, après cela il est jugé. Est-ce que cela ne pourrait pas être accepté par tous? Une première existence est l'existence terrestre. Où l'homme va-t-il ensuite ? Je l'ignore, mais, ce dont je suis convaincu, c'est qu'il n'y a pas deux vies terrestres. Après cette seule vie terrestre, l'homme ne quitte pas la vie. Puisque son âme se sépare du corps, que devient l'Esprit ? Il va, toujours, vers une fin, vers l'infini comme intelligence, beauté et bonté; il suit la voie du perfectionnement infini, du progrès indéfini vers l'infini. Pourquoi reprendre un corps ? Je n'en vois pas l'utilité, la nécessité. Avec de l'intelligence on peut composer un roman sur l'humanité. Dieu aurait pu créer une humanité à qui la réincarnation fût nécessaire, mais il n'en est pas ainsi ; le Christ a parlé contre la reincarnation en disant que la mort est la sanction de la faute originelle. Après la mort l'homme est jugé, il retrouve la moisson de ses actes. Il faut le châtiment et la récompense, et le système de la réincarnation rend ces deux choses impossibles. Avec elle, où trouverais-je le bonheur ? Je ne veux pas être appelé philosophe rétrograde, mais progressiste. Peu m'importe des existences successives sur d'autres planètes, sur des mondes supérieurs à la terre je vous les concède ; mais je ne veux pas non plus de deux vies terrestres.

L'orateur aborde ensuite la question de l'enfer qu'il cherche à justifier : J'avoue, dit-il, cependant que j'aimerais mieux qu'il n'y en eût pas. Dieu après la loi d'amour a mis une loi de crainte ; l'enfer et l'enfer éternel est effrayant, il faut bien en convenir, mais nous pouvons nous appuyer sur l'autorité du Christ pour en affirmer l'existence. Selon la raison, c'est une loi mathématique : on ne peut recueillir que ce que l'on a semé; il faut que le crime ait son châtiment. Comment celui qu'on appelle Père châtie-t-il éternellement une faute temporaire? C'est là un des grands problèmes de la philosophie chrétienne, un mystère devant lequel je m'incline sans chercher à comprendre, mais je constate cependant que tous les paganismes sont d'accord sur ce point : l'éternité des

peines. Pourquoi ces peines sont-elles éternelles? Pourquoi n'y a-t-il pas équilibre entre la faute et le châtiment ?

M. l'abbé entre alors dans de longs développements pour expliquer la justice de l'enfer. Son argumentation peut se résumer en ceci : que l'importance de l'offense s'accroît avec la qualité de l'offensé ; la durée de l'acte ne fait rien à la chose, l'offensé étant infini, il faut un châtiment infini. L'homme n'est qu'une révolte ; c'est même l'éternel révolté ; il ne peut faire amende honorable que dans ce monde, dans l'autre il n'a point de pardon à attendre.

M. l'abbé nie le périsprit, troisième principe de l'homme dont l'importance ne lui paraît ni nécessaire ni démontrée, mais il ne développe point cette idée, dans la crainte de se laisser entraîner trop loin.

M. Léon Denis. — Si vous niez le périsprit, comment expliquerez-vous le cas de saint Antoine de Padoue étant visible au même moment en Orient et devant le tribunal qui jugeait son père en Italie ?

M. l'Abbé. — On ne peut expliquer le fait que par un miracle. Saint Antoine eût put se montrer présent en trois ou quatre endroits à la fois si Dieu le lui avait permis.

M. Léon Denis. — Il n'y a pas de miracle dans ce cas, mais un simple phénomène spirite, un dégagement du corps périsprital. D'autres cas nombreux existent, mais il n'en est point où le même personnage ait été vu dans trois endroits à la fois, car nous n'avons qu'un seul périsprit.

M. l'abbé reconnaît qu'il y a des Esprits et qu'ils se manifestent de temps en temps par la volonté de Dieu ; tous les livres saints en font foi, mais il demande quel sera le criterium auquel on pourra reconnaître l'Esprit qui se manifeste. Comment reconnaîtrais-je que c'est bien mon père, par exemple, qui me parle lorsque le médium prétend me donner une communication de lui ? J'ai lu tous les ouvrages d'Allan Kardec, je sais qu'il y a des Esprits qui se manifestent, mais je demande à quoi je reconnaîtrai que c'est un Esprit de lumière, de vérité, qui cherche à m'influencer et non un Esprit de ténèbres ?

M. Léon Denis. — De même qu'on reconnaît l'arbre à ses fruits, de même c'est à son langage qu'on reconnaît l'Esprit. Toutes les communications, quelles qu'elles soient, doivent être passées au creuset du jugement, de la logique, de la raison.

M. l'abbé rappelle les guérisons et les résurrections du Christ qui établissent sa puissance divine et montrent la foi des premiers fidèles qui a soutenu dix millions de martyrs dans les trois premiers siècles de l'Église

M. Léon Denis. — Toutes les religions, toutes les croyances ont eu leurs thaumaturges et leurs martyrs ; le catholicisme triomphant a immolé à lui seul plus d'innocentes victimes que n'en a frappé le fanatisme de toutes les autres.

M. l'abbé ne veut pas terminer sans remercier l'auditoire de l'attention qu'il lui a prêtée ; il fait l'éloge du dogme catholique qui n'est point immuable comme on veut le prétendre, mais qui évolue vers Dieu et laVérité.Or nous sommes tous à la recherche de la vérité ; pour lui, il croit la tenir dans les enseignements de l'Eglise. S'il fait appel à l'histoire, il retrouve à chaque pas, dans la vie des peuples, une pensée chrétienne. Les plus grands génies sont chrétiens : Augustin, Thomas d'Aquin, Bossuet, Pascal.

M. Léon Denis. — Et saint Jérôme, qu'en faites-vous?

M. l'Abbé. — C'est le père de l'Eglise, non le plus philosophique, mais, au point de vue littéraire et imaginatif, c'est le plus grand génie qui ait paru dans le monde. Nous comptons encore Ampère, Cochy, le Père Secchi qui montre l'indépendance des hommes d'Eglise ; Galilée, l'ami des cardinaux et du pape Urbain VIII.

M. Léon Denis. — Oh ! oui, parlons de Galilée que vous avez condamné et contraint de se rétracter.

M. l'Abbé. — Il a été condamné parce qu'il n'était pas théologique.

M. Léon Denis. — Le pape Zacharie a condamné le moine irlandais Virgile qui parlait des antipodes. Giordano Bruno a été brûlé vif à Rome pour avoir enseigné la pluralité des mondes habités. Voilà comment l'Eglise traite ceux qui abordent des idées nouvelles.

M. l'Abbé. — L'Eglise défend son dogme, mais elle ne s'occupe pas de science, ce n'est son domaine.

M. Léon Denis. — Vous avez un arsenal de réponses toutes faites; leur défaut est de ne pas s'adapter exactement aux circonstances qui les provoquent.

Maintenant, je vais répondre aux paroles de M. l'abbé et je prie ceux qui m'écoutent de m'excuser si un mot un peu vif m'échappait ; il s'adres-

serait aux croyances et non aux personnes. Je sais qu'il y a dans l'Eglise des âmes qui ont soif de vérité et de bien et qui ne peuvent aller à la lumière et à la vérité. L'auditoire jugera entre les thèses et les théories émises.

Après les marques d'approbation que m'a prodiguées M. l'abbé, il y a un point qu'il traite très évasivement : il demande un critérium. Il faut savoir d'abord si les communications existent et si les conséquences en sont bonnes. Le Spiritisme est une source intarissable d'enseignements plus sûrs que ceux apportés par l'Eglise, qui ne peut que lui donner des textes remaniés, traduits et dont le sens primitif s'est souvent perdu. D'un côté, nous avons un enseignement renouvelé, de l'autre un enseignement établi depuis près de 2.000 ans. Où je m'écarte de mon honorable contradicteur, c'est que, si nous cherchons l'union des cœurs, nous avons pour nous, Spirites, la liberté; aux autres la croyance est imposée. Le Christianisme évolue en sens contraire et, s'il évoluait complètement, il retournerait à sa source et là seulement il serait d'accord avec nous. Mais il s'arrête en plein moyen âge. Vous combattez la pluralité des existences en citant saint Paul et le Christ ; moi je maintiens cette croyance en m'appuyant sur l'Evangile dont plusieurs textes ne se comprennent pas sans cette hypothèse, tel est celui-ci : Nul ne verra le royaume de Dieu s'il ne renaît de nouveau.

M. L'Abbé. — S'il ne renaît par l'eau du baptême.

M. Léon Denis. — Pour le catholicisme, l'eau c'est celle du baptême, tandis que l'eau, dans la Kabbale hébraïque, est le symbole de la matière, le principe fructifiant. Et l'aveugle-né ? Pourquoi cette homme pouvait-il être puni pour des péchés commis avant de naître ? Saint Jérôme croyait à la pluralité des existences, ainsi que la majorité des chrétiens de son temps. Origène, un des grands Pères de l'Eglise, a aussi défendu cette théorie comme seule capable de concilier la bonté et la justice de Dieu.

Vous dites que les actes n'ont pas de sanction avec la pluralité des existences. La douleur n'est-elle pas la sanction du mal ? Il y a enchaînement dans toutes les choses de la vie, et chaque acte mauvais porte avec lui son châtiment. Il n'y a pas seulement la douleur physique, mais aussi la douleur morale qui dure jusqu'à ce que l'âme ait compris le bien. Dans les lois universelles se manifeste une justice supérieure dont

nous pouvons facilement nous rendre compte. Les conditions de chaque renaissance sont déterminées par le passé de l'être. Où y a-t-il une sanction plus équitable ? Vous me demandez pourquoi l'oubli des vies antérieures ? Il y a cet oubli seulement dans la vie terrestre ; ces souvenirs se réveillent à la mort, tout le passé renaît, et c'est là que se trouve la satisfaction ou le châtiment. Ces souvenirs éclairent l'ensemble de nos vies, et nous y voyons la loi du progrès. Sur la terre nous ne pouvons pas tout connaître, parce que nous ne pourrions tout supporter. Plus tard, dans les vies plus avancées, nous aurons la vue de nos anciennes existences.

Si vous êtes un homme nouveau, pourquoi votre caractère est-il formé à la naissance, pourquoi vos aptitudes sont-elles déterminées ? L'homme est libre dans certaines conditions, et il est d'autant plus libre qu'il est plus avancé, car ses passions lui font une chaîne qui entrave sa liberté. Il est libre, mais dans la limite des lois de l'Univers.

Vous avez parlé de l'enfer éternel. Mais à quels résultats arrivez-vous avec cette théorie? L'humanité est divisée en deux parties : l'une, la plus grande, qui est perdue ; l'autre, qui est sauvée. Ainsi Dieu aurait créé l'homme pour sa perte. Or, s'il a la prescience, vous en faites un bourreau. Mais, comme l'a dit saint Jérôme, ce n'est là qu'un épouvantail pour empêcher les hommes de pécher ; mais il le dit en recommandant de le cacher au vulgaire. Vous parlez de mathématiques ; je vous réponds dans le même langage en vous citant cet axiome : qu'une quantité finie est nulle par rapport à une quantité infinie. Donc l'homme offensant Dieu ne saurait l'atteindre ; son acte ne peut mériter une expiation éternelle.

Vous me demandez quel est le critérium des communications spirites. Je vous prierai à mon tour de nous faire connaître celui des enseignements de l'Eglise catholique. Vous savez que des millions de communications sont obtenues sur tous les points du monde ; qu'elles nous apportent les faits d'identité les plus précis, faits par lesquels se révèlent le caractère, la personnalité des Esprits ; qu'elles s'appuient sur les autorités les plus incontestées. Pour les discerner les unes des autres, faites appel à votre jugement, à votre raison, et repoussez tout ce qu'elles condamnent.

Vous prétendez posséder toute la vérité, et vous vous appuyez exclusivement sur des documents vieil-

lis ou remaniés. Nous, ce sont ceux-là mêmes qui vivent la vie future qui nous en révèlent les lois et les conditions.

Pourquoi tous ces anathèmes qui tombent sur nous du haut de vos chaires? Quelle est à notre égard l'attitude de l'Eglise? Elle prétend que nous faisons l'œuvre du démon. Si vos théologiens ont étudié leurs textes, ils doivent se rendre compte que leurs malédictions, en passant sur nos têtes, atteignent les premiers chrétiens. Tout le christianisme primitif repose sur l'évocation et l'enseignement des Esprits. Vous êtes si loin du christianisme que vous ne le soupçonnez même pas. De Jésus vous avez fait un dieu, vous méprenant sur le sens que ce mot dieu avait à son époque. Jésus était un grand sage, un médium puissant, et cependant il ne peut convaincre ses disciples qui le renient à l'heure de son supplice, mais il leur apparait plusieurs fois et plus tard à Paul sur le chemin de Damas, et Paul devient son interprète le plus ardent, le plus convaincu. Que sont ces apparitions, sinon des phénomènes spirites? Paul ajoute qu'il est en communication constante avec Jésus et aussi avec un Esprit de ténèbres, et il conseille à tous de faire la part de la vérité et de l'erreur. Saint Jean a dit: Ne croyez pas à tout Esprit, mais assurez-vous qu'il vient de Dieu. Les apôtres se réunissaient pour évoquer les Esprits. Dans les *Actes* il est même question d'évocations par la table. C'est en conformité de sentiment avec les Esprits qu'agissent toujours les premiers chrétiens. Voilà le véritable christianisme; alors il est persécuté, humble, petit; mais il est fort, car il a pour lui la vérité. Plus tard il se constitue en hiérarchie sacerdotale; le vrai christianisme se transforme et de persécuté devient persécuteur; il cherche à étouffer les voix de l'invisible et à leur imposer silence. Au IVe siècle cependant, les chrétiens interrogeaient encore les morts: Tertulien, saint Jérôme, saint Augustin, l'affirment. Voilà le véritable enseignement de l'Eglise. On méconnaît aujourd'hui les Pères de l'Eglise, parce qu'on ne comprend même plus leur enseignement.

Vous me demandez un critérium pour discerner la valeur, l'authenticité des communications! Mais lisez l'ouvrage écrit par le cardinal Bona, le Fénelon de l'Italie: *Du discernement des Esprits*.

M. l'Abbé. — Je ne connaissais pas cet ouvrage, je vous remercie.

M. Léon Denis. — Le Père Lacordaire en parle aussi dans ses lettres à Mme Swetchine ; de son côté le père Curci, épouvanté à la pensée d'un enfer, d'un enfer éternel, déclare que ce n'est là qu'un mythe dont il est temps de faire justice. Mais ces hommes de cœur sont des exceptions. Le christianisme, nous l'acceptons ; mais il n'en est pas de même du catholicisme, que nous repoussons parce qu'il n'en est qu'un pastiche et qu'il lui est opposé sur bien des points.

En face des systèmes contradictoires et des vaines spéculations théologiques, que doit faire l'homme ? Il doit chercher où conduit le chemin de la vie, parce qu'on ne peut faire un voyage dans de bonnes conditions si l'on n'en connaît pas le but. Il faut que l'Idée soit fécondée par la connaissance des lois de la vie. Cette conception a donné le signal de départ aux grandes ascensions de l'humanité. Le christianisme a été une des formes de la pensée dans cette ascension ; mais il s'est voilé dans son enseignement, il s'est modifié, et il est demeuré impuissant à diriger et améliorer les hommes. Le catholicisme n'est plus l'interprète de la pensée divine, ce n'est pas lui qui pourra arracher les sociétés aux révolutions qui se préparent, bien qu'il fasse des efforts désespérés pour essayer de les guider à son profit. Heureusement pour le salut de l'humanité, une puissance supérieure veille, le monde invisible s'ouvre, il se manifeste de toutes parts ; c'est lui qui nous aidera à évoluer, qui nous éclaire déjà, nous guide et nous fait avancer d'un pas rapide et sûr vers nos véritables destinées.

M. l'Abbé répond que, si l'Eglise a dû fulminer ses anathèmes, c'est moins pour combattre le Spiritisme que pour défendre ses dogmes ; il n'est pas complètement satisfait des réponses de son contradicteur et à nouveau demande un critérium pour reconnaître l'authenticité des communications et l'identité des Esprits qui se manifestent ; tant qu'on ne lui aura pas donné ce critérium, il est en droit de penser que toutes ces manifestations sont l'œuvre du démon. En présence de l'évocation, il se trouve dans le domaine de la foi et avec elle il ne peut transiger ; il s'appuie sur l'Evangile pour établir la hiérarchie de l'Eglise et les sacrements.

M. Léon Denis. — Je vous l'ai dit, le critérium des communications est dans leur caractère universel et

dans les preuves d'identité qu'elles nous fournissent. Vous parlez des Évangiles, mais ils ne s'accordent pas malgré le travail de saint Jérôme, qui n'a pu les mettre d'accord en lesaccommodant au besoin de son époque.

M. l'abbé défend saint Jérôme dans son travail et traite de fable, de roman, la conduite qui lui est attribuée ; il récuse l'autorité de Strauss ; à cet égard, saint Jérôme n'a fait qu'un travail de traducteur, mais non de correcteur.

M. Léon Denis maintient que l'Église a plutôt recherché sa suprématie que le bien de l'humanité : dans les documents historiques, dans ses propres livres saints, elle accepte ce qui lui est favorable et révoque ce qui combat ses vues, quitte à modifier plus tard sa manière de voir.

M. l'Abbé. — Il y a évolution et non révolution dans la marche de l'Église : son dogme se développe mais ne change pas ; il n'y a point là contradiction, son dogme reste toujours immuable.

M. Léon Denis. — C'est là un langage nouveau. L'Églisea toujours insisté sur le caractère immuable de son enseignement. Mais elle ne peut fournir aucune preuve de l'immortalité. Quant à nous, nous avons la connaissance de la vie future et du mode de cette existence. Nous sommes en présence de médiums de toutes les nations et toutes leurs communications concordent sur certains points ; ces points nous sont donc acquis. Le jugement n'est pas suspendu parce qu'on est spirite, au contraire. Si les Esprits parlaient seulement de choses connues de l'évocateur, on pourrait les renier ou les suspecter, mais il n'en est pas ainsi et alors que partout ils se communiquent, nous devrions refuser leur témoignage, et pourquoi je me le demande ? Pour sauvegarder une révélation qui date de dix-huit siècles, qui a été dénaturée, faussée dans sa voie, dans ses enseignements ; il nous faudrait méconnaître une révélation de tous les jours, de tous les instants, alors que cette révélation est d'accord avec la science, avec la raison. Non, il n'y a pas de religion spirite, mais une science spirite, parce que c'est un champ d'observation et de contrôle. Cet enseignement est vécu, c'est une forme de la science. Le monde spirituel réagit sur le monde matériel ; les deux se complètent, s'aident, se soutiennent dans leur évolution commune. Nous sommes à une époque où la

science et la croyance doivent se réunir pour donner à l'esprit un enseignement complet, une connaissance exacte de l'Univers et de la vie. Le Spiritisme est le point convergent où aboutissent toutes les connaissances humaines ; il dissipe cet épouvantail de la mort que l'Église faisait peser sur l'esprit humain et qui était pour elle une si grande source de profits matériels. La mort est seulement l'entrée dans une vie nouvelle, où l'être humain trouve la sanction de ses actes. Toutes les messes que l'on dit moins pour les âmes du purgatoire que pour remplir les caisses de l'Église sont sans efficacité, le mal accompli devant être racheté par celui même qui l'a commis ; aucun pouvoir ne peut l'en soustraire. Cette conception seule est équitable et satisfait la justice éternelle.

M. l'abbé ne voudrait pas éterniser le débat ni abuser de la patience de l'auditoire, mais il tient à protester contre ce qui a été dit de saint Jérôme, au sujet de la *Vulgate*, qui est un document absolument pur.

M. Léon Denis. — Il me sera facile de vous donner la preuve du contraire, par la lecture du passage suivant d'une lettre de saint Jérôme au pape Damase. Il montre que cette œuvre a été arrangée pour les besoins de la cause ; c'est un simple travail de reconstitution, mais non un document originel irrécusable.

M. Léon Denis lit ce passage, puis il termine en adressant à tous des paroles pleines de cœur et d'élévation et en engageant l'assistance à travailler et à étudier toutes les questions qui, de près ou de loin, se rattachent au Spiritisme qui doit être pour nous le flambeau de l'avenir.

La séance est levée à six heures.

Au cours de cette conférence, des bravos nombreux et souvent répétés ont dû prouver à M. Léon Denis combien il était en harmonie avec les sentiments de l'auditoire. M. l'abbé F***, par l'indépendance de ses idées, la largeur de ses vues, a provoqué également à maintes reprises de chaleureux applaudissements.

Près de deux cents personnes ont assisté à ce débat, alors que la salle de la Société Fraternelle n'en avait jusqu'à ce jour réuni que cent cinquante au maximum. Ce chiffre seul indique mieux que tout autre argument combien nos amis y ont attaché

d'importance et le plaisir qu'ils avaient d'entendre M. Léon Denis.

H. Sylvestre.

(*La Paix Universelle*[1])

Le Congrès de l'Humanité et l'Alliance Universelle.

Conformément au vœu de notre frère Bouvéry, notre frère Amo nous propose, dans une récente lettre, de donner au *Congrès Universaliste*, aux *Assises de l'Humanité* le nom de *Congrès de l'Humanité*.

La formule nous paraît expressive et juste.

Nous l'adoptons volontiers. Elle définit avec lumière et avec force la mission du grand Congrès Universel rassemblant dans son unité multiple et libre tous les Congrès de l'Exposition.

Nous avions nous-mêmes souhaité une entente des préparateurs du Congrès Universaliste avec les organisateurs des divers Congrès prévus pour 1900, afin que ces assemblées particulières déléguant certains de leurs membres à la grande assemblée, celle-ci fût la Synthèse des Congrès de l'Exposition, et accordât toutes ces manifestations des facultés et des tendances humaines spéciales dans les *Assises de l'Humanité*.

L'idée de notre frère Bouvéry est donc en pleine harmonie avec la nôtre.

Sa formule, claire et heureuse, dégage son idée avec une netteté supérieure.

Aussi l'emploierons-nous dorénavant de préférence à la désignation provisoire de *Congrès Universaliste*, et nommerons-nous désormais la grande Assemblée de 1900 de ce nom œcuménique et planant : le Congrès de l'Humanité.

L'Initiation de septembre reproduit l'article Les Assises de l'Humanité de la *Paix Universelle* et déclare *s'associer pleinement au vœu de son confrère lyonnais*.

Le Lotus Bleu cite quelques passages du même article et les fait suivre des réflexions que voici :

Nous adhérons, de cœur et d'esprit, à ce projet, dont

1. *La Paix Universelle*. Revue hebdomadaire indépendante. Rue Gambetta, 5, Lyon. Abonnement annuel : 5 fr.

nous acceptons le principe, sans aucune hésitation.

Reste, en effet, à régler les détails d'organisation et le *programme*.

Pour nous, à première vue, ce congrès devrait être un Congrès du *Spiritualisme*, se divisant en diverses sections : *Religions*, *Théosophie*, *Occultisme*, *Spiritisme*, etc.

Le point capital, c'est que tout exposé de nature *politique* en soit formellement exclu. quelle que soit la couleur de son Drapeau.

Les politiciens pensent et agissent sur un autre plan que le nôtre, et, dans une semblable réunion, les deux plans doivent rester complètement séparés.

Le Congrès proposé par nos frères de la *Paix Universelle* doit être un Congrès de caractère purement religieux, métaphysique, occultiste et spiritualiste, sous peine d'échouer complètement, d'être à la fois infécond et nuisible.

Et c'est dans ces termes et dans ces conditions que nous y adhérons, — bien convaincus, d'ailleurs, que ce sentiment est également celui de ses initiateurs.

Nous avons, du reste, le temps de réfléchir à ce sujet et de mûrir cette idée, dont la réalisation aura tout notre appui et tout notre concours. »

*
* *

Comme on le voit, l'adhésion du Lotus Bleu au *principe du Congrès de l'Humanité* est entière.

Les réserves de notre confrère concernant les *politiciens* ne sont pas, je pense, une hésitation à donner au Congrès le caractère humain et social qui n'est étranger à aucune doctrine généreuse.

Puisque les discussions contradictoires et les polémiques sont exclues du Congrès, il est évident que les déclamations politiques et les bavardages haineux des partis n'y auront point de rôle.

Mais il serait profondément regrettable que ceux des réformateurs sociaux qui songent à l'amélioration de la condition sociale avec une réelle souffrance de cœur fussent repoussés du Congrès parce qu'ils ont gardé des préoccupations politiques.

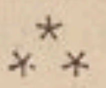
Des hommes tels que Fauvety et Benoît Malon, si, pour l'honneur et la bonté de la politique, ils vivaient encore, auraient dû, ce me semble, figurer dans l'universelle Assemblée, non seulement comme philo-

sophes, mais comme réformateurs sociaux, apôtres de progrès pacifique et intégral.

Toutes les idées de Malon et de ses continuateurs ne sont pas les miennes assurément : je ne suis pas collectiviste. Mais le Congrès projeté n'aura-t-il pas pour mission d'unir malgré leurs divergences d'opinion franches et légitimes les représentants des innombrables tendances humaines dans le sentiment de la grande Humanité. ?

Il est des questions très voisines de la politique, telles que l'hygiène ouvrière, la coopération, l'association que le Congrès ne traiterait par l'absence et le silence qu'en se mutilant cruellement[1].

Je crois que l'honorable directeur du LOTUS BLEU, M. Jean Mathéus, n'aura pas à ce sujet une pensée définitive trop éloignée de la nôtre.



Voilà donc le Congrès de l'Humanité approuvé par des écoles très diverses de spiritualisme contemporain.

La Paix Universelle, *le Spirite Bouvéry*, *l'Initiation*, *le Lotus Bleu* et enfin *l'Etoile* se sont accordés pour vouloir cette vaste réunion pacifique[2].

Aucun pourtant des organes adhérents, aucune des personnalités favorables n'a abandonné sa doctrine propre : il est donc possible d'être d'accord sur certains Principes et en vue de certaines œuvres et de rester différents ou peut-être même opposés sur d'autres questions.

N'est-ce pas là une consolante remarque?

Des œuvres telles que le Congrès de l'Humanité sont par conséquent d'admirables agents de cet esprit d'*alliance indépendante*, d'*alliance Universelle* qui peut seul garder la liberté au monde moderne et lui assurer cependant la paix et l'immense union.

Le Parlement des religions de Chicago a prouvé que les convictions les plus diverses et les plus entières ne perdraient rien de leur intégrité à se rencontrer sans se maudire.

---

1. Puisque toute polémique, toute *critique* seront interdites, ces questions ne seraient pas traitées au congrès à la manière *politicienne*, mais à la manière philosophique et sociale, sans violence ni haine.

2. Cet article était déjà composé lorsque j'ai lu dans *la Curiosité* l'article du savant occultiste E. Bosc, où, sans parler du Congrès lui-même, il encourage avec élévation et sagesse les spiritualistes à l'union.

Je reviendrai sur ces exhortations cordiales et sereines. — A. J.

Chacune des religions présentes au Parlement américain n'a rien sacrifié de ses dogmes.

Mais toutes ont communié dans un esprit de générosité et respiré l'air de l'Universel et de l'Infini.

Notre frère Verdad, dont on lira dans le dernier numéro de la *Religion Universelle* les beaux articles émus, auxquels je reprocherai seulement une excessive bienveillance pour ma personnalité, est tombé d'accord avec son correspondant, M. D.-A.-C., sur le sentiment d'union et de véritable altruisme. Il n'a aucunement renoncé pour cela à son indépendance intellectuelle et à ses critiques du faux altruisme qu'il faudrait définir l'*indifférence* masquée d'impersonnalité.

C'est par de telles alliances que les Doctrines peuvent s'unir sans s'exposer à des heurts pénibles ni aux ruptures graves qui suivent les unions trop étroites entre des convictions différentes.

Il faut tendre à la mutuelle tolérance des doctrines et des œuvres, à leur union par la reconnaissance mutuelle de principes aussi généraux que la Charité plutôt qu'à leur *fusion*.

Il entre toujours quelque chose d'un peu *forcé* dans les fusions et les éclectismes, et les meilleures volontés n'empêchent pas la logique des principes d'amener des chocs inévitables.

Au contraire, des œuvres telles que le Parlement des Religions, le Congrès de l'Humanité, l'Alliance Universelle, permettent de se sentir d'accord sur de grands Principes vraiment communs et *qui n'enchaînent aucune doctrine à une autre*, *mais les élèvent toutes à* l'Idéal Eternel.

A. Jhouney.

Correspondance

Cher Monsieur Jhouney,

Permettez-moi, avant de répondre à votre appel, si plein de cœur et de sagesse, paru dans *l'Etoile*, de relire avec vous le beau sonnet de M. Sully-Prudhomme, votre illustre confrère en poésie. On verra, une fois de plus, que les poètes, quand ils le veulent, sont bien des *voyants*, quoi qu'on en dise :

Le Laboureur m'a dit en songe : Fais ton pain.
Je ne te nourris plus, gratte la terre et sème.
Le Tisserand m'a dit : Fais tes habits toi-même ;
Et le Maçon m'a dit : Prends la truelle en main.

Et seul, abandonné de tout le genre humain,
Dont je traînais partout l'implacable anathème,
Quand j'implorais du ciel une pitié suprême,
Je trouvais des lions debout dans mon chemin.

J'ouvris les yeux, doutant si l'aube était réelle.
De hardis compagnons sifflaient sur leur échelle :
Les métiers bourdonnaient, les champs étaient semés.

Je connus mon bonheur et qu'au monde où nous sommes
Nul ne peut se vanter de se passer des hommes.
Et depuis ce jour-là je les ai tous aimés.

Cher Monsieur, oui, le bel *exemple*, que vous venez de donner en compagnie de nos excellents amis de *La Paix Universelle* sera, je l'espère, des plus fructueux ; rien ne vaut pour vaincre une marche en avant hardie.

Or il est temps, grand temps, d'essayer sérieusement de fonder l'*Harmonie sociale* par la vérité. Mais pour cela, ainsi que le disait sûrement notre dévoué *Amo*, il ne faut pas créer des parias de la pensée. Toute pensée exprimée de bonne foi mérite le respect. Mais vous ne vous le dissimulez pas, l'*œuvre* qu'il s'agit de constituer est autrement complexe que la réunion du Parlement des Religions.

Les difficultés en sont d'autant plus grandes que le gâchis où l'humanité s'est embourbée est plus profond.

Tout apostolat doit être guidé par une sagesse froidement raisonnée et fortement voulue, sans cela l'échec est certain.

Le XIX[e] siècle a *dévoré* à lui seul plus d'œuvres sociologistes humanitaires que trente siècles du passé !

Jamais on a vu tant d'hommes dévoués et de superbe envergure élaborer des théories plus belles les unes que les autres pour le bien général. Hélas ! qu'en est-il resté ? L'*anarchisme*, un désarroi sans précédent, aussi bien en *haut* qu'en bas.

Pourquoi une défaite aussi retentissante, qui a fait dire aux moins pessimistes : « De quel nom te nommer, heure trouble où nous sommes ? » « Il y a quelques années, il fallait, j'en conviens, un peu plus de philosophie et d'expérience de l'histoire que n'en ont la plupart des hommes, un peu de cet instinct qu'ont les bêtes, pour annoncer l'orage. Aujourd'hui, il suffirait d'ouvrir les yeux pour voir s'amonceler les

nuées, d'ouvrir les oreilles pour entendre rouler la foudre. Nous vivons au milieu des pires aveugles et des pires sourds. » — « Notre fin de siècle sera une aurore ou un crépuscule, l'horizon est empourpré de rouges lueurs ; mais ces lueurs précèdent-elles la nuit ou annonçent-elles le jour ? Nul ne le sait. »

C'est que les uns ont voulu tout obtenir du sentiment de la *Fraternité*, et les autres, tout demander à la *Science :* Divorce néfaste ! Tant qu'on tiendra séparées et comme ennemies ces deux forces, on n'aboutira à rien.

Mais revenons à votre proposition : Il faut, vous le démontrez fort justement, commencer par constituer un *comité provisoire*, qui devra, bien entendu, étudier toutes les faces de la question. Mieux on connaît les difficultés d'une œuvre, plus on a de chance d'en triompher.

J'approuve fort de comprendre les doctrines *esthétiques* dans celles dont vous désireriez, avec raison, le concours. En effet, la beauté des choses dans le monde matériel et le monde des arts, élève l'âme elle-même vers la beauté morale.

D'autre part, vous savez combien on se défie de tout ce qui ne se passe pas au grand jour. On a tellement abusé de la crédulité, de la confiance des autres ; tant d'utopies, souvent généreuses, ont induit l'homme en erreur ; on a si souvent vu tel beau parleur, une fois dans la place convoitée, imposer sans ménagements un autoritarisme insupportable, ou faire dévier, par des manœuvres souterraines adroites, le but généreux qu'on se proposait, qu'il est essentiel de se précautionner contre le retour de pareilles choses, dans l'*œuvre des assises de l'Humanité*, ainsi que dans l'*Alliance Universelle*.

Le moyen, dira-t on ? Il est bien simple. C'est même probablement pour cela qu'on ne l'emploie guère.

Tout au grand jour, tout en pleine loyauté, telle devra être la devise de l'œuvre entreprise. Ainsi que dans la maison d'Horace, rien, rien ne doit rester dans l'ombre ; chacun devra pouvoir, d'un coup d'œil, en voir tous les rouages, en scruter toutes les intentions. Mieux on se convaincra par *soi-même* que personne ne brigue ni ne peut briguer, soit pour lui, soit pour son parti, une préséance choquante, plus on verra que l'unique but poursuivi, c'est la recherche de la vérité, pour la vérité, au profit de tous, amis

ou adversaires ; plus ce but sera clairement, à tout instant et en toute occasion, démontré à tous, plus on sera fort.

Arrière, par conséquent, les obscurités voulues, les intrigues de couloir, les intérêts personnels ! *Un pour tous, tous pour un*, ou mieux encore : TOUS POUR TOUS.

Loin de craindre la lumière, l'investigation ou les critiques, il nous appartient tout au contraire de les provoquer, afin de nous éclairer par la contradiction même. La lumière ! toujours la lumière ! n'est-ce pas le moyen d'empêcher que tout trébuche au moment où l'on s'y attend le moins ?

Tâchons, en outre, de simplifier le plus possible les rouages, car une trop grande complexité dans l'organisation paralyserait les mouvements et les progrès de l'œuvre.

Quant à l'*Alliance Universelle*, dont je souhaite depuis si longtemps, sous un autre nom, il est vrai, la réalisation, il faudrait, ou je me trompe fort, qu'elle fût *démocratique*, fédérative aussi, cela va de soi, autrement elle ne s'étendrait guère et n'aurait pas l'influence voulue.

Aux timorés que le mot de *démocratie* effaroucherait, je rappellerai ce que vient de dire Léon XIII lui-même à Castelar, précisément en parlant de l'évolution démocratique où entre si hardiment l'Eglise : « Ne faut-il pas, répondit le Pape, ramener l'Eglise à ses origines, la faire remonter vers son berceau, ses sources, ses traditions ? »

Du reste, Démocratie ou Aristocratie ne sont que des mots. Au-dessus il y a *l'homme*, il y a l'*humanité* qui seuls nous importent.

Oh ! je le sais, on dira : Les hommes ne sont pas préparés à une pareille évolution. Le principe démocratique suppose des esprits libres, capables de se gouverner eux-mêmes, faute de quoi on verse dans l'anarchie.

Eh ! ces objections sont de tous les temps. C'est grâce à elles qu'on arrête tous les progrès, et qu'en voulant barrer la route aux légitimes aspirations qui se font jour dans le peuple quand l'autorité n'a pas encore perdu tout son prestige, on provoque les révolutions, et l'on donne naissance au désarroi actuel.

Les abus d'en haut engendrent fatalement les résistances, la haine, l'envie d'en bas.

C'est par la justice, c'est dans l'amour, qu'il faut se retremper pour le salut de la Société.

Enterrons à jamais ce blasphème qui a trop souvent été l'évangile des classes dirigeantes :

Aux larmes, au travail, le peuple est condamné
Et d'un sceptre de fer veut être gouverné.

Que ceux qui savent se mêlent donc au peuple franchement, sans arrière-pensée. Ils verront, s'ils savent aimer réellement, quelles belles moissons on peut récolter dans ce milieu trop négligé. Ils donneront un peu de leur savoir, ils recevront, en échange, des cœurs qui ne demandent qu'à se livrer.

En ce qui concerne le *Comité central* qui devra forcément exister, pour faciliter la diffusion des idées qui nous sont chères, il serait bon, pour ne pas froisser les susceptibilités légitimes, ainsi que pour éviter les tentatives d'accaparement, que ledit comité n'appartînt pas plus de dix ans à une même nation. Le terme du mandat, revenant à chaque nation, coïnciderait avec la réunion d'un congrès international. Il faut, pour cela, que l'organisation de l'Alliance Universelle soit très *decentralisatrice*, sinon ce transfert serait impossible, ou bien on nous rappellerait les vers du fabuliste :

La montagne en travail enfante une souris.

Voilà, cher Monsieur Jhouney, les grandes lignes qui à mon avis devraient être suivies. Mais, qu'elles soient acceptées ou non, je souhaite de tout cœur la réalisation de l'entente préconisée.

Pour ceux qui hésiteraient à en faciliter la réalisation, je leur rappellerai, une fois de plus, le désarroi où se trouve l'humanité pour laquelle, suivant le mot de Littré, on n'a, scientifiquement parlant, ni barque, ni voiles pour la diriger vers le port de salut.

En effet, comme on l'a fort justement dit : « Déçue par la science, abusée par la philosophie, énervée par la littérature, l'humanité se sent profondément malheureuse et troublée. Elle est lasse de ses négations, de son égoïsme, de son orgueil, elle sent tressaillir de nouvelles, d'invincibles aspirations, elle secoue les sombres étreintes du doute et du désespoir, elle veut vivre, elle veut croire, elle veut espérer », mais jusqu'à ce jour elle a vainement cherché le phare lumineux lui montrant le port et la conduisant au but.

De là ces soubresauts pleins de fièvre, de là ces révoltes contre la société et contre la vie elle-mêmes.

On assassine pour le *bien !...* Jamais on ne s'est tant suicidé ! Les cas d'aliénation mentale se multiplient de jour en jour. Il faut être aveugle et sourd, ou n'avoir jamais médité sur l'histoire de l'humanité pour croire qu'un tel état de choses puisse durer...

Ce n'est pas avec la charité seule qu'on arrêtera ce grand mal qui tient à différentes causes. La charité n'est qu'un palliatif. On ne l'enrayera pas davantage avec la force. La force ne résoud rien. Ce qui étonne, c'est, suivant l'énergique expression de Napoléon, « l'impuissance de la force ».

Il est épuisé, le crédit fait aux institutions stériles, qu'elles soient spiritualistes, matérialistes ou spirites ; on attend en cette fin de siècle positif des résultats certains. *On s'est assez longtemps leurré de mots.*

Prenons donc garde qu'en désespoir de cause le prolétariat, qui est le nombre et qui sera la force quand il le voudra, ne proclame *officiellement* à son tour le règne de la force : « Etes-vous sûrs, ô satisfaits impitoyables qui régnez aujourd'hui, demande M. Henri Fouquier, que l'on n'accusera pas d'être un révolutionnaire, de l'avoir toujours, cette force *que vous empruntez et que vous achetez déjà?* »

N'entendez-vous pas les sourds murmures qui, à l'usine, au fond de la mine, sous le chaume, répètent le refrain terrible qui éclatera, si on n'y prend garde, comme la *Marseillaise* à la fin du XVIIIe siècle :

Lazare ! Lazare ! Lazare !
Lève-toi.
. . . .
C'est leur linceul que nous tissons
C'est leur linceul (*bis*)
Que nous tissons.

Et alors, quels cataclysmes ! L'homme sera un loup pour l'homme. Et les gendarmes ni la guillotine n'empêcheront point la terrible explosion.

Pas d'illusion, on ne sauvera rien en continuant les uns et les autres de répéter sans cesse ces formules stéréotypées : « Il y a quelque chose à faire pour l'ouvrier. Il faut faire quelque chose pour empêcher l'orage d'éclater, etc. » Quoi ? on ne sait pas bien. On craint de faire trop, on craint de ne pas faire assez...

Si cela n'était pas si triste, ce serait risible de voir ces *médecins* d'un nouveau genre, qu'un Juvénal ou un Molière devrait *fouailler* d'importance, afin de leur réveiller le cœur pour qu'il s'allie à la science, d'où seule peut sortir le remède.

A l'œuvre donc, vous tous qui faites passer le bien général avant votre personnalité, à quelque monde aristocratique ou démocratique qu'elle appartienne. *Sursum corda!*

Agréez, cher monsieur Jhouney, mes saluts les plus fraternels.

J. Bouvéry.

Les observations de notre frère Bouvéry méritent un sérieux examen. Mais je lui envoie tout de suite mon salut de cordiale espérance et de fraternelle union, et je lui rappelle que je veux, comme lui, pleine lumière et loyauté absolue dans les œuvres d'Alliance.

A. Jhouney.

Fédération spirite universelle

Siège social : *86, rue des Archives, Paris*

Frères et Sœurs en croyance,

L'heure des indécisions est passée. Voulez-vous vraiment réunir les spirites en une seule famille, selon le vœu d'Allan Kardec, selon le désir de toutes les âmes généreuses éclairées de la lumière du spiritisme ? Si telle est votre intention, joignez-vous à nous et faites de la Fédération spirite universelle l'immense réseau qui s'étendra vraiment sur le monde. Donnez-nous votre adhésion et soutenez nos efforts.

Si, au contraire, vous pensez qu'il est inutile de s'unir, qu'il faut laisser les vieux errements se perpétuer, les divisions se fomenter, restez des spirites égoïstes, abstenez-vous de prendre part à notre œuvre.

Pour nous, que rien ne détournera de notre but, nous savons que nous accomplissons un devoir : nous le remplirons jusqu'au bout, malgré les luttes sourdes, les articles de Presse venimeux, les insinuations mensongères.

Dernièrement encore, M. Rouxel, dans un article publié par l'*Etoile*, nous accusait d'être des orgueilleux.

Il nous fait la partie belle.

Oui, nous avons un immense orgueil :

Nous voulons que le spiritisme ne soit plus le fief de quelques individualités ; nous ne reconnaissons aucun pape ni aucun dogme. Nous voulons aller de l'avant et entraîner nos frères avec nous.

Voilà quel est notre orgueil : il est basé sur le devoir.

Il est aussi basé sur l'amour.

Nous voulons que les spirites apprennent à se connaître, à s'estimer et à s'aimer.

Dans ce but, la Fédération vient de louer une salle spacieuse, rue des Archives, 86, à Paris. Elle aura là ses assemblées générales, sa bibliothèque ouverte à tous, et les sociétés de spiritisme de Paris y pourront aussi tenir leurs séances.

La salle est louée à partir du 1er octobre courant, avec le concours de la Société du spiritisme scientifique ; nous y installons en ce moment la bibliothèque, et nous y donnerons prochainement les matinées littéraires et musicales dont nous avons parlé.

Nous transcrivons ci-après le relevé des sommes reçues et des dépenses faites depuis que la Fédération a pris naissance. Vous y verrez que si nous avons recueilli de nombreuses adhésions, elles sont encore bien insuffisantes pour nous permettre la réalisation complète de notre programme.

Venez donc à nous en grand nombre, vu la modicité des cotisations individuelles. Aidez-nous à accomplir notre œuvre, qui doit être aussi la vôtre.

Et, ensemble, nous planterons le drapeau du spiritisme au-dessus des factions rivales de ce monde, dans une atmosphère de paix et de sincérité qui lui gagnera tous les cœurs.

LE COMITÉ FÉDÉRAL.

Vu : Le Président,

A. LAURENT DE FAGET,

2, place du Caire, Paris.

Nota. — La nouvelle année sociale est commencée depuis le 1er juillet 1891.

L'impartialité et l'esprit d'*Alliance universelle* nous font un agréable devoir d'insérer spontanément la circulaire de M. Laurent de Faget. Personnellement, je suis

très éloigné de croire, comme le pense notre éminent collaborateur M. Rouxel, que les Fédérations soient des obstacles à la vie et à l'expansion des idées qu'elles défendent. Il suffit que la liberté et l'organisation, les initiatives personnelles et les Fédérations s'équilibrent sans se contrarier mutuellement. Un tel accord n'est pas impossible : c'est l'une des plus belles applications de la Loi d'Harmonie organique et des hauts Arcanes de l'Esotétérisme.

A. J.

PARTIE LITTÉRAIRE

Une Prophétie

Voici venir le Règne de la Femme

1. Et maintenant je vous montre un mystère et une chose nouvelle qui est une partie du mystère du quatrième jour de la création.

2. La parole qui viendra sauver le monde sera prononcée par une femme.

3. Une femme concevra et enfantera les nouvelles du Salut.

4. Car le règne d'Adam est arrivé à sa dernière heure ; et Dieu couronnera toute chose par la création d'Eve.

5. Jusqu'à présent l'homme a été seul, et a dominé sur la terre.

6. Mais, lorsque la femme sera créée, Dieu lui donnera le royaume ; et elle sera la première dans le gouvernement et la plus élevée en dignité.

7. Oui, le dernier sera le premier, et l'aîné servira le plus jeune.

8. En sorte que les femmes ne se lamenteront plus à cause de leur sexe ; mais les hommes diront plutôt : « Oh ! pourquoi ne sommes-nous pas nés femmes ! »

9. Car les forts seront renversés de leurs sièges ; et les doux seront exaltés à leur place.

10. Les jours de l'Alliance de la manifestation passent : l'Évangile de l'Interprétation arrive.

11. Il ne sera rien dit de nouveau ; mais ce qui est ancien sera interprété.

12. En sorte que l'homme, le manifestateur, renoncera à sa fonction, et la femme, l'interprétatrice, donnera la lumière au monde.

13. Sa fonction est la quatrième : elle révèle ce que le Seigneur a manifesté.

14. Sa lumière est celle des cieux, et la plus brillante des Planètes des sept esprits sacrés.

15. Elle est la quatrième dimension ; les yeux qui éclairent ; la puissance qui tire intérieurement à Dieu.

16. Et son royaume vient : le jour de l'exaltation de la femme.

17. Et son règne sera plus grand que le règne de l'homme ; car Adam sera enlevé de sa place ; et elle aura domination pour toujours.

18. Et celle qui est seule donnera plus d'enfants à Dieu que celle qui a un mari.

19. Il n'y aura plus de reproche fait à la femme ; mais le reproche sera fait aux hommes.

20. Car la femme est la couronne de l'homme et la manifestation dernière de l'Humanité.

21. Elle est la plus proche du Trône de Dieu, lorsqu'elle sera révélée.

22. Mais la création de la femme n'est pas encore achevée ; mais elle sera achevée au temps qui est proche.

23. Toutes choses t'appartiennent, ô Mère de Dieu ; toutes choses sont à toi, ô toi qui t'élèves de la mer ; et tu auras domination sur tous les mondes.

Anna Kingsford et E. Maitland.

(*La Voie Parfaite.*)

Enseignements de Christna

aux Indes 3150 ans av. J.-C.

L'arbre assailli d'un noir tourbillon de cailloux
Se venge en répandant par une douce pluie
De belles fleurs, de purs parfums, d'excellents fruits ;
La coquille des mers, quand le plongeur la tue,

Lui répond en mettant des perles dans sa main ;
Le rocher que le pic du mineur frappe et brise,
L'enrichit de rubis et l'orne de saphirs ;
Le minerai que fond le feu de la coupelle,
Pleure, et ses gouttes d'or restent quand il n'est plus.
L'homme seul, ô Seigneur!... mais, ô douce Sagesse,
Celui qui t'aime a beau se sentir détesté :
En vain la haine attaque et déchire sa vie ;
Jusque dans le supplice, il ne cesse d'aimer ;
Il bénit jusqu'au bras sanglant qui le torture,
Et meurt d'amour, pareil à l'arbre de sandal,
Qui parfume en tombant le feu de la cognée.

SAINT-YVES D'ALVEYDRE.

Les Livres

Bagatouni, roman provençal, par Valère BERNARD.

Une âme évangélique en proie à toutes les trahisons, à toutes les laideurs basses : tel un reflet de ciel flotte brisé dans les remous puants des eaux sales d'un port.

Mais le reflet céleste surnage et la sainteté du martyr vaincu domine les honteux bourreaux.

Niflo, cordonnier comme le fut Jacob Bœhm, comme voulut le devenir Tolstoï, apôtre né avec son beau front d'utopiste, ses yeux malades, son humble visage déformé, ses énormes lèvres de faiblesse et de bonté, est pareil à un Christ sans la puissance surnaturelle et la certitude de Dieu, un Christ qui n'a retenu que la charité humaine, mais qui la prodigue avec une surhumaine constance et de divines douleurs.

Tous ses efforts pour répandre son cœur sur autrui l'épuisent et livrent aux morsures des fatalités sa poitrine ouverte sans pouvoir donner aux autres un véritable cœur.

Il fonde, avec un vieux peintre génois, *Bachi*, un prêtre catalan râpé et famélique, le père Soler, et quelques disciples, une sorte d'association communiste où les adhérents sacrifient le meilleur de leurs gains pour distribuer des secours à toute la souffrance et aussi à toute l'ignominie des bas quartiers de Marseille.

Les secourus gaspillent les secours en saouleries, les associés de *Niflo* se moquent de lui, l'égoïsme du père Soler l'abandonne, la mollesse de *Bachi*, lui-même ivrogne, le trahit.

Suprême déchirement : une orpheline qu'il avait

élevée comme sa fille se laisse corrompre par les tenancières d'un café de femmes et se ravale jusqu'à la prostitution.

Il a quitté le quartier. Réfugié auprès d'un dernier ami, le ramasseur d'« estrasses », Giobatta, il intervient dans une querelle entre un mauvais fils et sa mère, leurs voisins.

Giobatta, malade en ce moment, se relève pour aider son ami. Il reçoit dans la lutte des coups de couteau dont il meurt.

Alors Niflo erre désemparé de tout.

Il retrouve l'orpheline, peinte de fard et les yeux cerclés de vice, dans la boutique d'une coiffeuse.

A voir son père adoptif si pénétré de mort et de détresse, une émotion la force à terminer la phrase où elle voulait dire : Je ne vous connais pas, par le « papa » des jours d'antan que son âme balbutie malgré elle et malgré sa bouche avilie.

Niflo se reprend à ses vieux espoirs. Mais le mauvais fils, le *nervi* Marrid-ferri qui lui garde rancune de son intervention entre sa mère et lui, s'élance.

Une première lutte où l'orpheline défend Niflo, mais, plus loin, le nervi qui s'est dégagé recommence et cette fois avec le couteau contre le rêveur sans arme.

Massacré au milieu des pauvres, ses anciens compagnons qui l'ont reconnu mais le secourent timidement et trop tard, le martyr détourne ses amis de le venger et meurt.

Alors, comme toujours après l'irréparable, tous admirent (il n'y a plus qu'à admirer) : *Mais c'était un saint que cet homme...*

L'œuvre de Valère Bernard attachera profondément tous ceux des lecteurs de *l'Etoile* qui peuvent lire le provençal.

On regrettera que l'auteur n'ait pas, en face du savoureux texte provençal, écrit une traduction française.

Il a diminué ainsi l'expansion méritée par son œuvre.

Les Frères de l'Etoile retrouveront dans la bouche familière et douloureuse de *Niflo* quelques-unes des idées qui sont l'Ame de la Fraternité et la vertu même de l'Idéal messianique.

Le principe du dévouement universel, l'amour des hommes alliant les croyants et les incrédules dans un pareil élan de charité et celui qui doute de Dieu devenu Frère par le cœur de celui qui affirme Dieu

et l'un et l'autre se vouant à la Rédemption sociale.

Ainsi notre frère Bernard a rempli mission d'apôtre, en même temps qu'il œuvrait création d'artiste, et rien n'est intéressant comme la vitalité chaude et locale dont il a su animer notre Idéal abstrait et le rendre visible, efficace et entrant aux esprits et aux cœurs du peuple de Provence.

Il a lui-même éclairé tout son récit d'idées et d'observations personnelles sur le problème social. Il l'a fait avec une clairvoyance aisée et saine d'artiste préservé des erreurs déclamatoires par l'instinct de vérité humaine qui accompagne le sens du Beau.

Pittoresquement *Bagatouni* attire par une coloration sincère et intense, un réalisme idéaliste qui fait rayonner les misères éclaboussées de Soleil, puis évoque au contraire des nuits, des ombres pleines de paroles évangéliques, rugissantes de massacres aveugles, des cavernes de ténèbres où flotte l'âme des Christs pâles et populaires de Rembrandt, où rampent des Hontes et s'enlacent des égorgements.

A. Jhouney.

M. Paul-Marius André

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs que M. Paul-Marius André, qui fut rédacteur en chef de la revue *le Faune* et de *la France moderne*, est devenu correspondant de *l'Etoile* à Paris.

Nota : C'est par erreur que nous avons signalé dans notre dernier numéro M. Paul-Marius André comme auteur de *La Gloire d'Esclarmonde*.

Ce beau livre provençal est d'un homonyme de notre nouveau correspondant. Il est signé « *Marius-André* » et non *Paul*-Marius André.

Chants de Fiançailles

Rythme aryen pour la Servante

O ma Sœur, me voici votre Maître ! et soyez
La Servante dont le cœur se penche,
La divine Servante...
Sous le ciel que troublait le vol las des mouettes,
Rappelez-vous ! c'était la Gaule aux cheveux éployés,
C'était Thulé délaissée et muette. —
Vous souleviez des voiles blancs vers la Lune plus blanche

Lorsque vos Sœurs aux cheveux éployés,
Coupaient le gui des cîmes verdoyantes. —
O Femmes, vous étiez les prêtresses humaines
Et vous étiez, alors, cruelles et belles
Comme les vagues éternelles,
Et n'aviez d'autre Loi qu'un jeu de mer changeante...

O Sœur, dont l'amour m'a suivi loin des anciennes plaines;
O Toi qui déposas à mes pieds ton diadème ;
Qui donnas au Soleil l'or de ta chevelure ;
O ma Sœur, viens ! — et sois la divine Servante !

Voici le Vase d'or que demain remplira
Le sang nuptial des chères holocaustes. —
En un rythme pieux,
Prends-le dans tes doigts frêles, et — lors des apparats
Qui demain fumeront vers les Terres plus hautes —,
Tu ne trembleras point devant l'Esprit de Dieu !

RYTHME ORIENTAL [1]

L'Après-midi, de ses bras langoureux, nous enlace,
Tandis que le Soleil luit au faîte du ciel,
Déité rayonnante de gloire...
Viens ! — comme une après-midi brûlante, sur ta face
Aurée comme le miel,
Je graverai de languides baisers,
O bel Adolescent de grâces et de gloires...
Dans les ombres tièdes, affaissés,
— Et tous pensers d'enfants bannis de nos mémoires —
— Et tous regrets d'impures effacés —
Nous aurons des caresses profondes
Qu'ont, pour les pas lassés, les nonchalantes ondes...

Tu es beau, Toi qu'a bruni la lumière,
Plus beau que telle vierge lunaire...
Et ce n'est pas la pâle nuit occidentale
Qui sait la volupté de tes bras arrondis...
Il n'est plus, Adolescent, l'occident ténébreux
Dont les nocturnes yeux nous virent accroupis
Dévotement aux plis de leurs robes cruelles,
Car, depuis, s'est levé le Soleil valeureux
Que nous allons prier de nos deux mains jumelles.

Elles peuvent, en cliquetis d'anneaux,
Femmes qui sont restées dans les forêts lointaines,
Célébrer la pâleur obscure des cieux :
Le Soleil est plus beau dans les champs jonchés d'or!

Adolescent songeur et beau,
Ah ! que tes yeux remplis d'une joie inconnue
S'ouvrent, dès maintenant, comme des yeux d'époux ;

1. Chant de la fiancée.

Affaisse-toi dans la grâce de ton corps,
— Soleil couché dans les nuages —
Et que tu dormes, encor ! calme rivage,
Songeant au demi-dieu qui sortira de nous.

Paul-Marius ANDRÉ.

(Extrait des *Fresques Symphoniques*).

Appel aux abonnés et lecteurs de l'*Etoile*

Lecteurs de l'*Etoile*, unissez vos efforts aux nôtres pour obtenir la paix universelle, pour empêcher la guerre, la guerre hideuse d'envahir nos foyers et de retarder la marche en avant du progrès et de la civilisation. Consacrons toute notre énergie à la grande cause pacifique et soyons prêts à faire tous les sacrifices pour atteindre le triple but que nous nous sommes proposé : *Suppression de la guerre; Vulgarisation des idées d'arbitrage international; Désarmement européen.*

La Ligue universelle pour la Paix, la Justice, le Droit réunit dans un même faisceau toutes les bonnes volontés, dans un même groupe tous les hommes désireux d'abolir la guerre infâme, ce fléau du monde entier. Ses statuts seront adressés gratis franco à toute personne qui nous en fera la demande.

Nous recommandons vivement à tous les lecteurs de l'*Etoile* les trois publications ci-après :

1° *La Revue pacifique et littéraire* paraissant le 1er et le 15 de chaque mois, sous magnifique couverture en couleur. Abonnements : *Un an*, 12 fr. ; *six mois*, 6 fr. ; *trois mois*, 3 fr. avec concours.

2° *Le Journal du Patriote* paraissant tous les dimanches : *Un an*, 5 fr. ; *six mois*, 2 fr. 50 ; *trois mois*, 1 fr. 25.

3° *La Bibliothèque universelle pacifique* se composant d'une brochure paraissant deux fois par mois. Abonnements : *Un an*, 14 fr. ; *six mois*, 7 fr. ; *trois mois*, 3 fr. 50.

Nous sommes persuadés que les abonnés de l'*Etoile* se feront un devoir d'apporter leur pierre à l'édifice du Droit qui s'élève, de nous envoyer le grain de mil que nous attendons. En faisant partie de la *Ligue universelle*, en recevant nos publications et en se groupant sous notre bannière, ils serviront ainsi leur patrie et l'humanité.

*
* *

La cause pacifique

Le prochain numéro de la *Revue pacifique et littéraire* contient un article de M. Alber Jhouney, fondateur de l'*Etoile*, intitulé : *le Plébiscite de la Paix.*

« Pourquoi dans tous les peuples où l'élection existe, dit M. Jhouney, les électeurs ne s'entendraient-ils pas pour signer d'immenses pétitions en faveur de la paix, pour plébisciter la Paix? »

Nous recommandons à tous les abonnés de l'*Etoile* la lecture de l'article de M. Alber Jhouney. Nous leur adressons à tous un appel chaleureux pour la défense ne nos idées et souhaitons qu'il soit entendu de tous. Que tous nous apportent leur concours dans la lutte acharnée que nous livrons à la tyrannie et à la force. Qu'ils soient tous les défenseurs, les apôtres d'une cause sacrée, la grande cause de la paix, de la justice et de la sécurité des peuples.

Nous rappelons à tous les lecteurs et abonnés de l'*Etoile* que la *Revue pacifique et littéraire* a pour directeur M. Grimbert et que les bureaux sont situés à Sainte-Colombe, par Pont-Royal (Côte-d'Or).

SOUVENIR AUX MORTS

A la Mémoire de Mme René Caillié

Inspectrice générale des salles d'asile du Haut et Bas-Rhin.

Strasbourg, 11 novembre 1869.

Nous avons une triste nouvelle à annoncer à nos lecteurs.

La femme du célèbre voyageur René Caillié, Mme René Caillié, déléguée spéciale des salles d'asile d'Alsace, est morte à Strasbourg, le 10 de ce mois, à 11 heures du soir, enlevée par une courte maladie. C'est une vie toute de dévouement et de zèle qui s'est éteinte, c'est une carrière belle et noblement remplie qui s'est achevée. En 1845, Mme René Caillié fut chargée par le ministre de l'instruction publique de fonder à Paris, avec Mlle Marie Pape-Carpentier, l'Ecole normale modèle où devaient être formées les

directrices des salles d'asile. Elle fut nommée économe de cette école.

En 1848, le gouvernement de la République lui confia la mission d'aller inspecter les départements de la Meurthe, de la Moselle, du Haut-Rhin et du Bas-Rhin. Depuis cette époque, Mme René Caillié a demeuré à Strasbourg, où elle a joui de l'estime générale.

Elle avait puissamment contribué à la fondation des salles d'asile en Alsace, et elle sut répandre parmi les directrices de ces écoles une méthode pour l'enseignement du français, grâce à laquelle la langue nationale fut remarquablement vulgarisée dans nos deux départements. Le zèle et le dévouement de Mme René Caillié étaient à toute épreuve ; elle se donnait tout entière à son œuvre. Les directrices des salles d'asile, tout le personnel de l'instruction primaire du Bas-Rhin, les membres de l'Académie avaient pour elle les plus profondes sympathies. Les petits enfants des écoles perdent en elle une bienfaitrice et une mère; l'enseignement perd une protectrice courageuse ; ceux qui étaient dans l'intimité de Mme Caillié perdent une amie sincère et précieuse.

Le 12 ont eu lieu les obsèques de Mme René Caillié.

Le deuil était conduit par M. le préfet du Bas-Rhin. Parmi les autres autorités qui ont bien voulu honorer de leur présence le funèbre cortège, on remarquait l'archiprêtre Spitz, curé de la cathédrale; M. Chéruel, recteur; M. Eudes, inspecteur de l'Académie ; M. Ungerer, inspecteur primaire.

Au cimetière Saint-Urbain, lieu choisi pour la sépulture de la défunte, M. Eudes, au milieu d'un religieux silence, a prononcé le discours suivant, qui a fait une profonde impression sur tout l'auditoire :

« Messieurs,

« Avant que cette tombe se referme sur les restes mortels de la femme de cœur que nous accompagnons ici, permettez-moi, comme inspecteur de l'Académie de Strasbourg, de rendre à sa mémoire un public hommage; malgré le peu d'autorité de ma voix si récemment connue de vous, permettez-moi d'être l'interprète des sentiments de reconnaissance et d'affection qui attachaient les plus jeunes enfants de l'Alsace à Mme René Caillié.

« La cause des salles d'asile, est-il besoin de le dire ici, est de celles qui peuvent passionner tous ceux qui s'intéressent à l'avenir de leur pays. C'est à cette sainte

cause, depuis longtemps plaidée par saint Vincent de Paul, que Mme René Caillié avait voué sa vie à l'âge où le cœur, plein de feu et de jeunesse, peut prendre sans faillir une autre direction. Avant même 1845, c'est à ces pépinières de l'enfance qu'elle a donné ses forces; ses efforts n'ont pas d'autre but. Elle ne se borne pas à des soins matériels ; elle propage une méthode pour familiariser ces jeunes intelligences avec notre langue nationale sans détruire l'idiome appris au berceau.

« C'est sur la brèche que ce soldat de l'éducation de l'enfance a été frappé ; la veille encore, sa préoccupation était pour les salles d'asile, qui chériront longtemps sa mémoire.

« Que dire des regrets que la perte de cette femme dévouée doit laisser dans sa famille ? Que dire à cette pieuse fille qui marche sur les traces de sa mère ? à ce fils courageux depuis longtemps éprouvé par les souffrances physiques ? Le nom qu'ils portent doit être pour eux une consolation. Que nos adieux pleins de tristesse leur soient aussi un adoucissement dans leur profonde et légitime douleur ! »

(*Bulletin Académique du Haut-Rhin.*)

Je prie tous mes bons amis de penser à cette douce et bonne créature au jour anniversaire de sa mort, le 10 novembre. Elle ne fut qu'amour et dévouement, et sa vie tout entière, elle la consacra à faire du bien. Nos prières lui seront douces là-haut, car ceux qui nous ont quittés, et que nous reverrons, aiment qu'on ne les oublie pas sur la Terre.

R. C.



Le Directeur-Gérant : René Caillié.

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET Cie.